

Résidence d'écriture

Maison de la Poésie de Rennes

Les résidences d'écriture à la Maison de la Poésie de Rennes sont ouvertes à tout auteur ou autrice de poésie contemporaine ayant publié au moins un ouvrage à compte d'éditeur¹.

Deux résidences sont proposées chaque année, au printemps (avril-mai) et à l'automne (octobre-novembre). Elles s'étendent chacune sur une période de huit semaines. Elles offrent la possibilité d'avancer un travail littéraire (poésie, prose poétique) à Rennes.

Chaque résidence est organisée selon un calendrier similaire : 70% du temps total pour le travail d'écriture, et 30% pour des projets avec les publics (soit 12 rencontres au total maximum).

Le manuscrit, avancé ou terminé lors de la résidence, fera l'objet d'une publication dans l'idéal dans la première ou deuxième année suivant la fin de la résidence, avec un éditeur choisi par le ou la résident.e. Pour soutenir cette publication, une aide à l'édition de 800€ est délivrée par la Maison de la Poésie de Rennes, sous la forme d'un préachat de 20 ouvrages.

Les rencontres avec les publics sont construites en concertation avec le ou la résident.e. Elles prennent la forme d'ateliers d'écriture suivis, de rencontres, ou de toute autre forme originale imaginée par le ou la résident.e. Les ateliers font

¹ A ne pas confondre avec une publication à compte d'auteur. Pour plus de renseignements, nous vous renvoyons vers cet article de l'agence Ciclic : https://livre.ciclic.fr/outils-ressources/information-documentation/etudes-guides-fiches-pratiques/auteur/contrat-compte-d-auteur

partie des actions de médiation obligatoires. L'équipe salariée se tient à disposition pour aider à la mise en œuvre de ces idées.

En fin de résidence, une carte blanche est laissée au ou à la résident.e pour inviter l'artiste de son choix lors d'une rencontre tout public.

Une convention de résidence récapitulant les interventions et les modalités est signée en amont par les deux partis.

Rémunération et prises en charge

Le ou la résident e reçoit la somme de 4000€ brut en droits d'auteur, comme bourse de résidence, avec le soutien de la Région Bretagne et de la DRAC Bretagne, de la part de l'association Maison de la Poésie de Rennes, pour l'ensemble de sa participation au programme de résidence. La première moitié de cette somme est versée à l'arrivée, la seconde à la sortie.

Sont pris en charge par la Maison de la Poésie de Rennes : 1 aller-retour en train ou en voiture du domicile au lieu de résidence, le lavage du linge de maison, les repas les soirs d'événements, et 100€ de livres utiles à ses recherches, qui peuvent être emportés à la fin de la résidence.

Le lieu

Les résidences se déroulent à la villa Beauséjour, située au 47 rue Armand Rébillon, à Rennes, qui héberge l'association Maison de la Poésie de Rennes. Le ou la résident dispose d'un appartement de 40m², au premier étage de la villa, avec une kitchenette, une salle de bain, une chambre et un salon. Une connexion internet câblée et Wi-Fi est mise à disposition, ainsi qu'un lave-linge. La

bibliothèque de la villa, qui dispose d'environ 3000 référentes, lui est également ouverte jour et nuit.

La villa est entourée d'un large jardin d'environ 400m² et bordée par le canal Saint-Martin. Elle est située à 15 minutes du centre-ville à pied, et 5 minutes en vélo ou en métro.

Critères de sélection & envoi des dossiers

Une vingtaine de dossiers nous parviennent chaque saison, pour deux sélectionné.es. Nous vous invitons donc à préparer votre dossier avec attention.

Nos critères de sélection se portent sur la qualité et l'originalité du projet d'écriture, ainsi que sur les autres opportunités de bourses ou de résidences dans la même période (une année plus tôt et une année plus tard).

Pour les deux résidences de la saison 2024-2025, les dossiers de candidature sont à adresser au plus tard pour le 31 août 2023.

Par email, à <u>contact@maisondelapoesie-rennes.org</u>. Pour faciliter la consultation des dossiers, nous vous remercions de bien vouloir nous envoyer un seul fichier ZIP qui contient toutes les pièces demandées, ou de rassembler toutes les pièces dans un même fichier PDF.

Par courrier postal, à Maison de la Poésie de Rennes, 47 rue Armand Rébillon, 35000 Rennes

Les candidatures reçues sont examinées par la commission Programmation de la Maison de la Poésie de Rennes, puis validées par le Conseil d'Administration. La réponse, positive ou négative, est ensuite adressée par email.

Fin septembre, contact est pris enfin avec le ou la résident.e choisi.e afin d'envisager plus précisément les modalités liées à sa venue.

Le questionnaire qui suit devra être renseigné le plus précisément possible. Tout dossier incomplet ne pourra être pris en compte.

Dossier de candidature

Fiche de renseignements		
Nom: Khemila	Prénom: Sara	
Date de naissance : 07/12/1998	Nationalité: Franco-tunisienne	
Adresse postale: 17, rue Claude Bernard 75005 Paris		
Adresse email: saramychkine@gmail.c	com	
Téléphone: +33 7 67 78 16 26		
Email: saramychkine@gmail.com		
Site internet: saramychkine.fr		
La création est-elle votre principale s	ource de revenus ?	
Oui Non 🗆		
Profession habituelle : Poète-sse, écrivaliant	aine, performeuse et chercheuse indépendante en histoire de	
Lieu de travail : Domicile		
N° de Sécurité Sociale : 2 98 12 75 110	736 93	
Êtes-vous affilié à l'Agessa ? Si oui,	votre n° d'affiliation : /	
A la Maison des Artistes ? Si oui, vot	re n° d'affiliation : /	
Êtes-vous dispensé de précompte Agessa ou MDA? Si oui, merci de joindre la copie de votre dispense de précompte aux pièces du dossier. Oui.		
Lors de la résidence, envisagez-vous	de venir avec votre véhicule personnel ?	
Oui 🗆 Non 🗹		
Période de présence préférée :		
Octobre à décembre 2024	Avril à juin 2025 □	

1. Avec quel public scolaire (de l'école primaire au post-bac) aimeriez-vous travailler lors de votre résidence ? Avez-vous déjà eu des expériences avec ces publics par le passé ?

Je souhaite travailler avec des enfants d'école primaire autour d'ateliers d'écriture poétiques, axées tant sur l'écriture que sur l'oralité et le geste. Ces ateliers agiraient comme des portes ouvertes à l'exploration de la notion de métamorphose comme rapport à soi-même, à l'autre et au monde, une notion immensément présente dans le jeu et qui sera mise en avant, ici, afin de permettre à chaque enfant de sentir et d'occuper sa place comme individu et comme partie en relation avec un tout. Comme médiatrice culturelle, j'ai élaboré des visites et des ateliers destinés aux enfants d'école primaire afin de leur permettre de se saisir des narrations présentes dans les oeuvres d'art exposées.

2. Avec quel public adulte aimeriez-vous travailler lors de votre résidence ? Avez-vous déjà eu des expériences avec ces publics par le passé ?

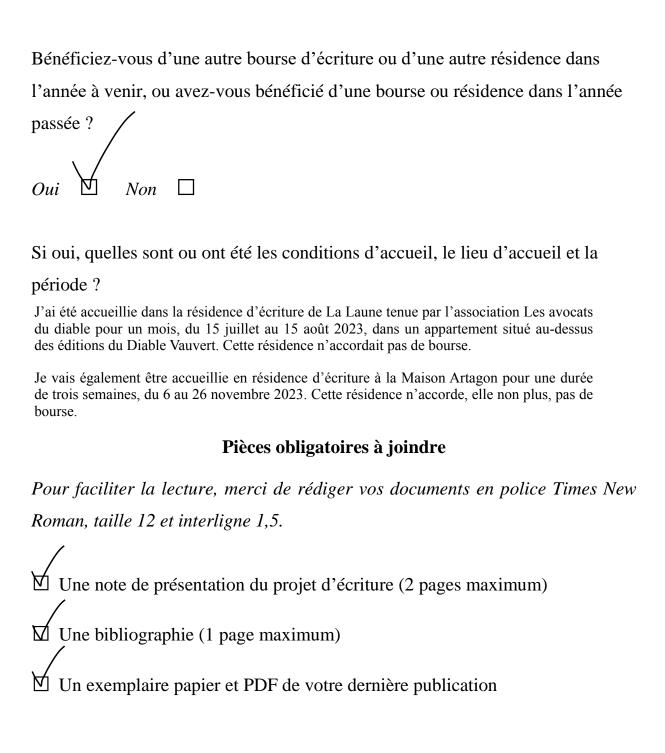
Je souhaite travailler avec des personnes âgées autour d'ateliers d'écriture poétiques, axées tant sur l'écriture que sur l'oralité et le geste, dans une résonance directe avec les ateliers proposés aux enfants. Ces ateliers agiraient également comme des portes ouvertes à l'exploration de la notion de métamorphose, ici comme possibilité d'appréhender la multiplicité des récits qui constituent une vie et la totalité mouvante de ce que nous sommes. L'objectif étant ainsi, à travers les actions menées lors de ma résidence, de tisser une fresque poétique intergénérationnelle. Comme médiatrice culturelle, j'ai également élaboré et conduit des visites d'exposition destinées aux personnes âgées.

3. Quel.le artiste souhaitez-vous inviter lors de votre carte blanche ? Quel type de format (lecture, rencontre, autre) imaginez-vous pour cette soirée ?

Je souhaite inviter l'écrivaine, performeuse et comédienne Grace Seri dont le travail explorant les notions de la race, du genre, de la santé mentale, de l'aliénation et de la métamorphose saura engager un dialogue fort avec le mien. J'imagine la soirée comme un tissage d'une de mes performances, élaborée autour du travail poétique réalisé en résidence, et d'une performance de Grace Seri avant d'achever sur un temps d'échanges et de rencontres avec le public durant lesquels nous pourrons expliquer nos démarches artistiques respectives et les manières dont celles-ci dialoguent ainsi qu'accueillir les apports et regards des personnes présentes et échanger avec elles.

Accepterez-vous, lors des rencontres liées à la résidence, que soient pris enregistrements audio, vidéo ou photos ?







CERTIFICAT ADMINISTRATIF

Arrêté du 1er février 7019 modifiant l'arrêté du 17 mars 1005 du codo de la Cérculité du 17

ARTISTES - AUTEURS

URSSAF LIMOUSIN Pôle artistes-auteurs TSA 70009 93517 MONTREUIL CEDEX

A Limoges, le 23 Décembre 2022

POUR NOUS CONTACTER

www.artistes-auteurs.urssaf.fr

TEL: 0806 804 208 (prix d'un appel local)

	VOS RÉFÉRENCES
Nº Compte	748 7204047000
N° SIRET	849800453 00029
N° Sécurité sociale	2981275110736 93

MME KHEMILA SARA 17 RUE CLAUDE BERNARD 75005 PARIS 05

Page 1/1

Objet: Certificat d'immatriculation

Articles. L. 382-1 à L. 382-7 et R. 382-1 à R. 382-29 du code de la Sécurité sociale

Madame,

Suite aux informations transmises à nos services lors de votre déclaration de début d'activité, votre immatriculation au régime des Artistes-Auteurs a bien été traitée et votre numéro de compte au titre de cette activité est le suivant :

 N° Compte
 : 748000007204047000

 N° Siret
 : 849800453 00029

 N° Sécurité sociale
 : 2981275110736 93

 Activité
 : Artiste-Auteur

 Date d'immatriculation
 : 20/12/2022

Ce document vaut dispense de précompte jusqu'au 31/12/2024.

Vous pouvez transmettre ce document à votre diffuseur pour être dispensé de précompte.

En cas de non-fourniture, votre diffuseur est dans l'obligation de vous précompter et vous délivrer une attestation sociale selon l'arrêté du 22 février 2019 modifiant l'arrêté du 19 avril 1995.

Votre affiliation auprès de la Caisse Primaire d'Assurance Maladie sera prononcée par l'Agessa et la MDA après instruction de votre dossier.

Pour faciliter vos démarches et vous accompagner dans les différentes obligations envers l'Urssaf, nous vous invitons à consulter le site www.artistes-auteurs.urssaf.fr.

Tous les services en ligne du réseau sont sécurisés et gratuits.

Votre numéro de cotisant est à mentionner dans toute correspondance avec l'organisme.

Les services de l'Urssaf restent à votre disposition pour tout complément d'information.

Nous vous prions d'agréer, Madame, nos salutations distinguées.

Le Directeur

RÉSERVÉ À L'ORGANISME

SNV2-PI40A96-PI40-PI40A

Note de présentation

Sara Mychkine

Faire printemps de feu

Ce projet de prose poétique se place dans la continuité de mon premier roman *De minuit à minuit*, publié aux éditions Le Bruit du Monde en 2022, en ce que je souhaite, à travers lui, porter des paroles-caisses de résonances. Des paroles qui, tout en s'ancrant profondément dans l'intime et dans la singularité, font écho, à travers cet ancrage, à des millions de voix-silence. J'entends, à travers elle, me placer dans un angle mort de la société contemporaine, traiter du centre depuis les marges et déterrer des voix constitutives du récit social dont l'absence, en réalité, le silence est criant, révélant la manière dont nous, comme société et comme personnes, faisons corps.

Les quatre voix de *Faire printemps de feu*, celles de Leila, Michelle, Fanny et Catha, entendent à elles quatre nouer à la fois nos brèches, l'amour, le premier et le dernier cri, nos contradictions, nos rages, nos larmes, nos paradoxes et le mouvement gravitationnel, le mouvement-ressac des foules et de la rumeur. Dans leur indétermination poétique, leur flou vivant, j'entends, cependant, les ancrer, les incarner dans un langage parfois aussi brutal que celui de Yahia Hassan dans sa poésie.

Contrairement à la voix de la narratrice de *De minuit à minuit*, presque éthérée, à la fois omniprésente et sans corps, ces quatre voix trouveront leurs langues par les sens, dans la chaleur du béton, les os qui craquent dans le dos, la fièvre haletant sur les tempes, la violence. Je ne veux pas qu'elles se rencontrent, je veux qu'elles se choquent, qu'elles se brisent, qu'elles se fendent sur les failles des autres. Je ne compte pas les faire évoluer dans le monde, je compte les y fracasser.

En ce sens, j'entends poursuivre une aventure dans la construction de ces personnages similaire à celle de Virginie Despentes pour les personnages de Manu et Nadine dans *Baise-moi*, publié aux éditions Florent Massot en 1994, en ce que Leila, Michelle, Fanny et Catha se découvriront et deviendront dans et par la transgression, l'amour au-delà de toutes limites sociales et morales et la brutalité ; similaire également à celle de Jacques Stephen Alexis dans *L'espace d'un cillement*, publié aux éditions Gallimard en 1983, en ce que les sens, le corps formeront le liant de ces quatre voix, entre elles et avec le monde, sans qu'aucune abstraction ne soit plus désormais possible. Pour que le corps social puisse véritablement être entendu comme corps.

Elles, qui restent à la fois à définir et indéfinissables, je compte les faire artisanes d'une fresque de notre société contemporaine, à la fois Cassandre, Antigone et Aisha Kandisha, dans cette manière qu'avait Dostoïevski de donner à voir les changements de paradigme intimes, sociaux, philosophiques, religieux et moraux de cette seconde moitié du XIXe siècle en Russie tout en construisant des personnages profondément humains dont les paradoxes, les contradictions et les failles, fruits du contexte historique et social, se sont révélés également points sismiques de ce qu'est vivre, de ce qu'est/sont soi(s), de ce qu'est/sont l'(les) autre(s), dans toute leur étrangeté et leur caractère insaisissable.

Cette première moitié du XXIe siècle en France, à mon sens, donne à voir des changements de paradigme intimes, sociaux, philosophiques et moraux tout aussi majeurs que ceux dont fut témoin

Dostoïvski et retranscrits par la suite par Nietzsche, glissement de l'existence de Dieu à son inexistence, voire à sa non-existence, ayant bouleversé la construction des sociétés, des intimités, de la morale, de la philosophie et des réalités européennes.

Les nouveaux enjeux sociaux portés en cette première moitié du XXIe siècle en France, et notamment le féminisme, les questions décoloniales, les questions queer et l'écologie sont dépositaires de nouvelles conceptions de l'humanité, de la société, de l'amour, du temps, du pouvoir, du vivant, de la terre, etc, provoquant des changements de paradigme intimes, sociaux, philosophiques et moraux dépassant même les limites de la France et de l'Europe, le caractère interdépendant du monde ayant été mis en exergue à la fois par internet et par la question écologique.

C'est de ces changements de paradigme que je souhaite que ces quatre voix se fassent témoins, qu'elles s'en fassent martyres. Et c'est en ce sens que j'envisage de construire le roman comme un journal. Un journal où chacune écrirait avec l'intention de laisser une trace de ce qu'elles ont vécu. Où quatre narratrices se relaieraient, sans jamais révéler laquelle d'entre elles tient la parole, afin d'incarner ce fleuve de voix silenciés, jamais tout à fait incarnées, jamais tout à fait mortes.

Bibliographie

Faire printemps de feu, Sara Mychkine

HASSAN, Yahia Hassan, Au diable Vauvert, 2020.

Virginie DESPENTES, Baise-moi, Grasset, 1999.

Jacques Stephen ALEXIS, L'espace d'un cillement, Gallimard, 1983.

Leila SEBBAR, Le silence des rives, Elyzad, 2018.

Fiodor DOSTOÏEVSKI, Les démons, Actes Sud, 1995.

Toni MORRISON, L'oeil le plus bleu, Christian Bourgeois, 1994.

Ocean VUONG, Un bref instant de splendeur, Gallimard, 2021.

Sembène OUSMANE, Les bouts de bois de Dieu, Presse Pocket, 1960.

William SHAKESPEARE, Hamlet - Othello - Macbeth, Le livre de poche, 1987.

Norman AJARI, La dignité ou la mort, La découverte, 2021.

Myriam BAHAFFOU, Des paillettes sur le compost. Écoféminismes au quotidien., Le passager clandestin, 2022.

Dénètem TOUAM BONA, SAGESSE DES LIANES: Cosmopoétique du refuge 1, Post-éditions, 2021.

Mircéa ELIADE, Le mythe de l'éternel retour, Gallimard, 1949.

Warsan SHIRE, Bénie soit cette enfant qu'une voix dans sa tête a fait grandir, Globe, 2023.

Donna HARAWAY, Manifeste cyborg et autres essais sciences, fictions, féminismes, Exils, 2007.

Audre LORDE, La Licorne noire, L'Arche, 2021

Tahar BEN JELLOUN, La nuit sacrée, Seuil, 1987.

Ricardo ALEIXO, Pacha ANA, Castiel Vitorino BRASILEIRO, Monna BRUTAL, Abigail CAMPOS LEAL, Rebeca CARAPIÁ, Pêdra COSTA, Cíntia GUEDES, Diane LIMA, Ingrid MARTINS, Musa Michelle MATTIUZI, Jota MOMBAÇA, Tatiana NASCIMENTO, Elton PANAMBY, Grace PASSÔ, Miro SPINELLI, Preto TÉO, Lucas VEIGA, *Textes à lire à voix haute*, Brook, 2022.

Sara Mychkine

De minuit à minuit

« Je suis le produit d'une terre, je suis le produit d'un monde, et c'est pour me venger de ce monde que je parle. C'est pour faire une grosse tache humaine sur la vie que je parle.
Tache humaine donc tache de Dieu. Pourquoi avez-vous si peur d'apprendre qu'on existe?
Effectivement, je vous le dis, on existe. Si vous avez peur, c'est que vous êtes dans le camp de la catastrophe. C'est que vous fuyez la vie et ça ne suffit pas pour inexister. »
Encre, sueur, salive et sang, Sony Labou Tansi

premier mouvement

Ma douce,

Tu dois être bien loin, à présent, maintenant qu'ils t'ont arrachée à moi. Et j'ai peur, tu

sais ? Que tu nous laisses dans l'oubli, que tu t'absorbes dans leur monde et que tu nous

regardes avec leurs yeux. Car leur monde, c'est le monde. Y est ce qui doit être. Nous, on a

de la misère plein les veines, des bouts de tentes pour ciels et on chie sur leurs paliers. Puis

on attend

et nos cernes se

creusent.

La nuit finit toujours par tomber.

Ma main tremble de ne plus sentir tes cheveux plonger dans le tambour de mon coeur. Je

me suis effondrée quand tu es partie, tu sais, dans leurs sirènes rouges et bleues...

Bientôt, ils te diront que nous sommes la vermine, la racaille, la mauvaise graine, les fous et

les assassins. Bientôt, quand tes oreilles sauront reconnaître des mots derrière les gazouillis

du langage, quand, griffée par les tourments de l'adolescence, tu oseras leur demander qui

est ta mère.Bientôt.

Ils disent qu'on vit sur la colline du crack.

On vit sur le seul bout de terre

qu'ils nous ont laissé.

On crève.

On a l'iris-océan sur la dernière

grève et si la fin vient à venir, s'ils nous chassent

de la colline, on prendra les égouts et le silence de la nuit

pour leur rappeler qu'on existe.

Ma douce, ils te diront que les hommes naissent libres et égaux et toutes sortes de formules

magiques, écoute celle qui pleure gare de l'Est des flopées de gosses dans les bras, le

silence de celles qui ne pleurent même plus, celles qui hurlent muettes parce que le langage

ne suffit pas à accoucher de leur souffrance.

Ma douce,

le langage ne suffit pas.

Ils nous reprocheraient de ne dire qu'un mot, d'utiliser des phrases tordues, de trébucher sur

les virgules, d'aboyer des insultes...À croire que leur langage fleuri est en mesure de

reconstruire l'immensité de notre réel. Et ils osent se réclamer d'Homère comme si nous

n'étions pas ceux qui, jour après jour, agrippions la laine des moutons pour échapper à

Polyphème, comme s'ils avaient, un jour, brandi les armes pour venger leurs frères, comme

si, dix ans durant, je n'allais pas devoir fendre les mers pour retrouver les miens.

Ma douce, le langage nait de la chair. Il est la somme des fissures qui craquèlent pour que la

bouche puisse enfin sentir les marées de l'air noyer les poumons.

Il est débordement des brèches, le fil rouge qui prend racine

dans les os de nos ancêtres et

se tord sur la pointe de nos dents

pour crier la faim.

L'écriture surgit de l'absence. Si je trace des plans sur le grand vide, sauras-tu funambuler

jusqu'à moi?

Je me suis dit : le fil, tisse le fil, je me suis dit : tresse le langage, et la corde

jetée dans l'océan pour que tu puisses franchir le jour.

Il s'agit de vivre.

Aller de minuit à minuit,

encore

et encore

et encore.

Ils peuvent t'arracher de moi et t'éduquer comme l'une des leurs mais le sang enchaîne la

chair, un jour, tu leur demanderas qui est ta mère. Un jour, tu reviendras sur la colline et tu

verras le grand charnier hurlant à l'ombre de la ville des lumières et du pays de l'égalité, de

la fraternité et de la liberté.

Liberté, c'est la houle, la bataille de la Crête-à-Pierrot, la Toussaint Rouge, la bataille de

Hanoï, ils t'apprendront 1789, la révolution des blancs, comme s'ils s'étaient levés pour

l'humanité entière.

Regarde-les, ces esthètes, laisser mourir des êtres humains plutôt que de les inviter à passer

la frontière. Ici, l'égalité par la terre s'arrête aux frontières du même. Parle arabe dans les

HLM mais ferme ta gueule dans le métro. Ils caressent des idéaux au son creux qui ne

servent plus qu'à justifier la haine. La démocratie est le creuset du progrès, du respect de la

vie humaine. C'est en son nom qu'on a bombardé Hiroshima, Nagasaki, qu'on a violé des

négresses et tué des innocents.

Page 9 sur 142

Ma douce, ne t'y trompe pas.

À la première occasion, ils te rappelleront que tu ne peux pas prétendre à l'humanité. Ils ont enfermé nos corps dans un imaginaire sale et étroit. Nos visages, pour eux, sont tous les mêmes : une tâche innommable

Ma douce, toi qui es si belle, dans leurs

yeux, tu finiras par te haïr.

Dans leurs yeux, il n'y aura que la saleté

des contours qu'ils ont tracés au sang suintant des cuisses

de nos arrières grands-mères.

Ils ne comprennent pas que nous sommes l'infinité derrière la souffrance et que nos millions de pupilles, point d'orgue de mille obscurs, finiront par les avaler.

Parfois (je m'en empêche)

j'ai faim de leur souffrance.

Je voudrais agripper leur cou et le serrer

contre la terre pour qu'ils sachent où ils ont placé la limite

de notre ciel.

Parfois (je m'en empêche)

le noeud dans ma gorge est si épais que je voudrais en tirer

un fil pour le coudre au canevas de la misère, au blanc

de la faim et des mains tendues, des poumons étranglés, du genou

enflé par la tension de vivre.

Parfois, ma douce, je hurle.
Le silence pendu.
Ça racle dans le mou des entrailles.
La violence est peau de tristesse.
Ma douce,
s'ils savaient ce qu'on a vu, ce qu'on a enduré, ce qu'on a pleuré, ce qu'on a dû flétrir pour
arriver au visage cireux, jusqu'à la dernière heure, jusqu'à cette heure-ci.
On a fini sacs d'os au coeur diaphane, jamais tout à fait vivants, jamais tout à fait morts.
La violence est peau de tristesse.
Il faut que tu leur dises.
Tu sais, quand on montre les dents, c'est que le sang s'est tellement étourdi dans les larmes.
C'est qu'il n'y a plus que mort à l'horizon, que les mots sont tellement grossiers qu'on les
vomit jusqu'à faire exploser les tympans.
Et on leur fait accélérer le pas
et baisser le regard jusqu'à la
poussière.
On est fissure béante dans leurs réalités coquettes.
Séisme du néant.
Résidus du quart monde.
Et on aurait beau aller crever sur leur palier, ils nous enjamberaient sans que la jambe
flanche.

J'en ai vu certains nourrir des chats errants avec la larme à l'oeil et secouer machinalement la tête devant une de nos mains tendues. Et ils nous traiteront de fous parce qu'on a la lucidité des entrailles. On pense avec la rage du ventre. Nos paradoxes, nos contradictions, on les porte sur nos lèvres. Eux, ils ont des petites boites qu'ils rangent dans des chambres muettes. Ils ont le miroir en verre brisé et le reflet du bout de l'oeil comme seul horizon du monde. Nous, on a toujours vu

l'autre côté.

Même aveugles.

C'était comme un

chant qui nous

liait à l'ailleurs.

Nos fragments,

des reflets

trop petits, trop pauvres, trop sales

alors on a cherché

l'envol à chaque

visage

pour ne pas s'étrangler dans un horizon qui ne nous laissait

pas de place.

Si tu savais, ma douce, comme c'est miracle que de pouvoir se retrouver dans ce que l'on est, d'avoir un chemin dessiné dans les champs de possibles, de ne pas craindre les jours de pluie, de pouvoir dire « Je sais » aussi naturellement que vient la tristesse. Nous, on a le rocher du doute

rivé contre la dentelle

du coeur

et on s'écrase à coup

de sang

et d'envol aux ailes

coupées

sur chaque seconde sobre.

J'ai essayé plusieurs fois d'arrêter, tu sais ?

Le truc, c'est qu'on ne sait pas vivre. On n'a jamais su comment ils faisaient, tous-ceux là

qui carillonnent menton haut dans la gare de l'Est, manteau au col droit et l'oeil qui ne

regarde plus, le pas qui n'habite pas la jambe mais vise le point B, celui où il faut aller

parce qu'ils ont des choses à faire, la journée qui déborde, la totalité de la vie dans une

main, la gorge pleine jusqu'à ne plus pouvoir vomir, jusqu'à ne plus pouvoir pleurer.

Nous, on morve sur l'aube tiède, on habite la rotule grinçante, les trous de la chair, on fixe

le ciel, les tâches noires sur le goudron, celles qui annoncent l'hiver, on a les semelles

lourdes de l'errance même lorsque l'on sait où s'arrête notre course.

C'est toujours le même endroit : à la première

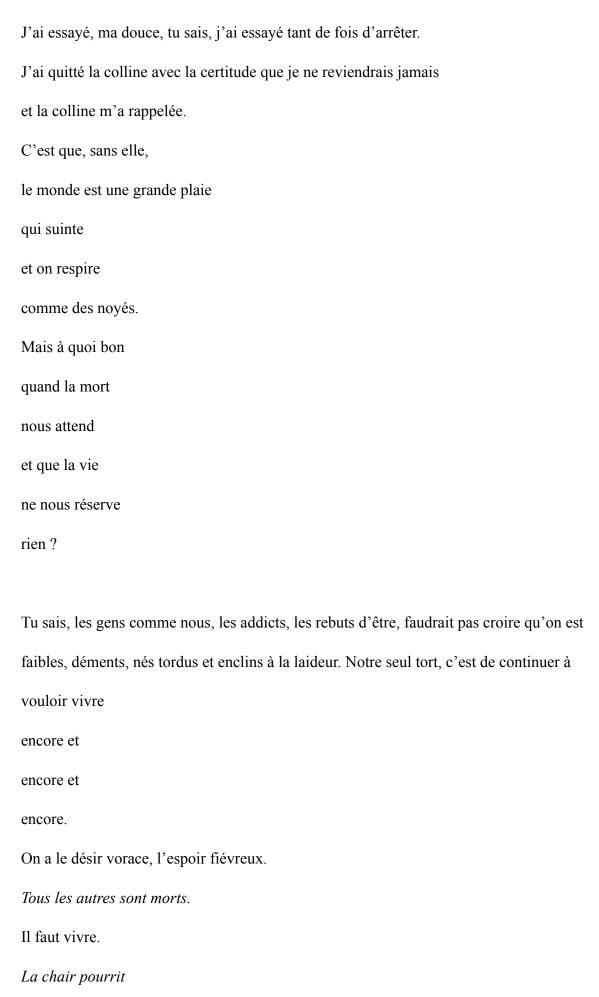
inhalation, on sait que l'on n'ira

jamais plus

nulle part.

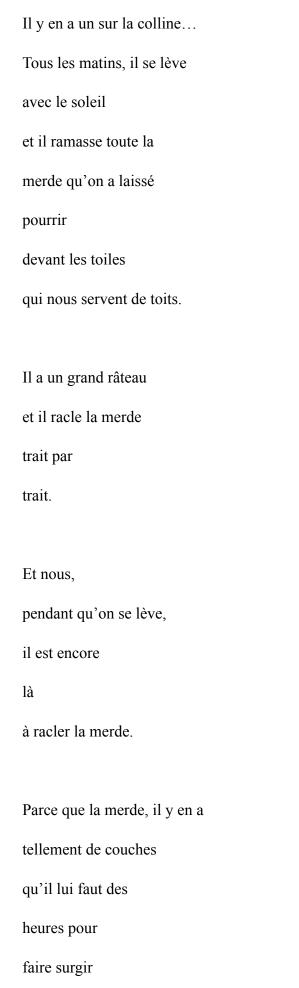
L'instant est long, tu sais, quand la nuit menace sans cesse de tomber, quand les soleils ne

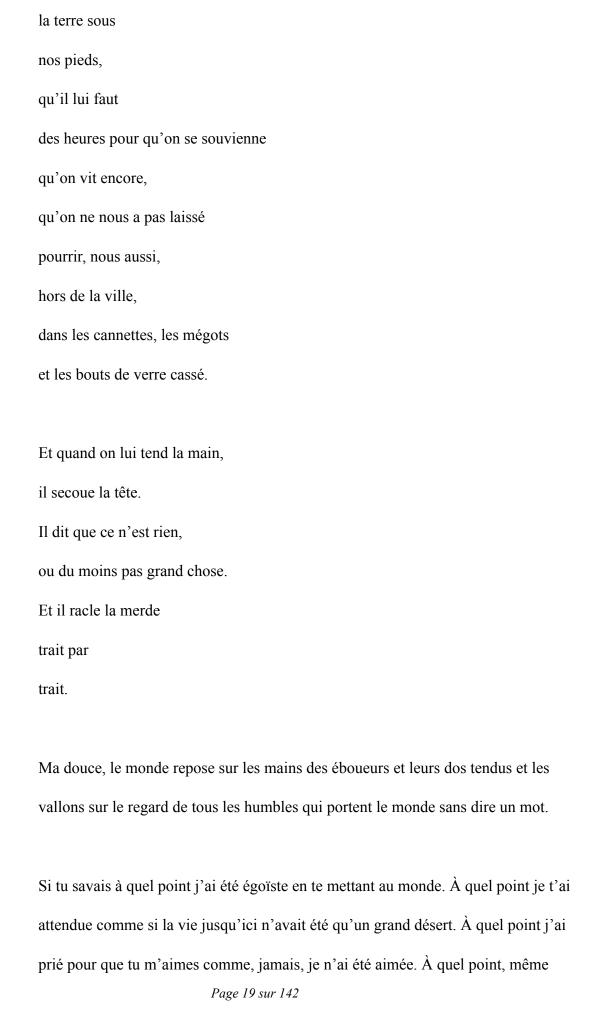
signifient rien de plus que le même jour à ramper sur la terre.



sous les couches
de crasse.
Il faut vivre.
Plus rien ne nous attend.
Mais il faut vivre!
Même enferrés pour
toujours
hors du monde,
hors du temps,
même balayés par
tous les regards,
même haïs,
même damnés.
Ma douce,
comment peut-on nous en vouloir?
Il faut vivre.

deuxième mouvement





alors que tu cognais sous les plis de ma chair, j'ai laissé le crack remplir toutes les brèches du souffle.

J'ai l'amour fêlé, ma douce, comme tous ceux qui ne sont pas des saints et qui, brûlant silencieusement, s'enterrent dans l'inconditionnelle solitude.

C'est qu'après la naissance, on est si

seul.

Si tu savais comme je t'ai serrée fort,

tout près, là, contre moi,

pour que tu ne sentes

plus la dureté

de l'air racler

dans ta poitrine.

Si tu savais comme j'ai prié

pour que tu oublies

qu'un jour, toutes deux,

nous étions océan,

deux coeurs dans une seule chair.

Il suffit d'un

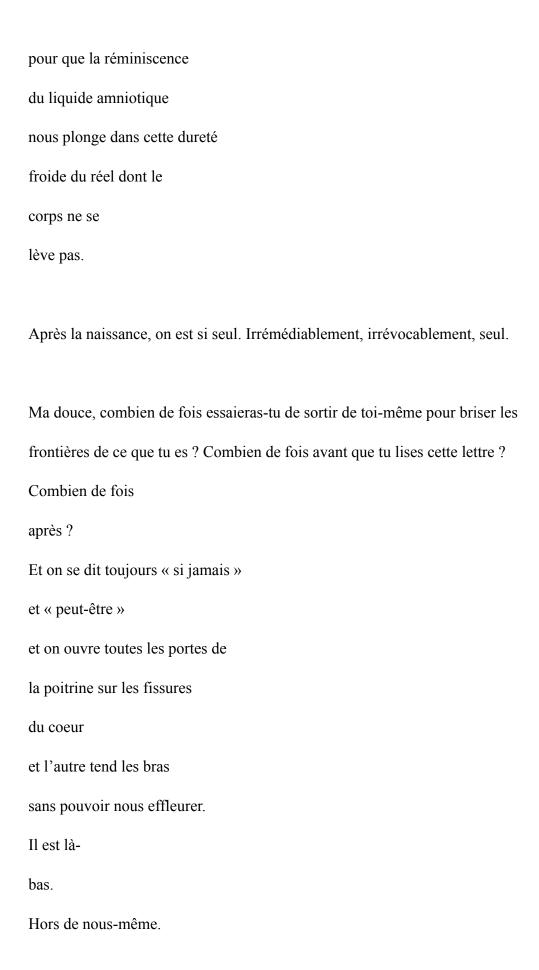
rien,

une caresse brusque

sur le dos de

la main,

un battement de cil,



Ce sont des saints, ceux qui aiment dans l'inconditionnelle solitude, tu sais ?

Ce sont des sorcières errant sur la lumière, des funambules de la condition humaine. Pour ceux qui ne sont pas des saints, aimer, c'est comme chercher le coeur du monde dans un trou qui n'a plus de fin. Et j'ai cherché, crois-moi, ma douce, à chaque seconde, avec la rage de Sisyphe et les gestes-orages du regard qui n'a plus peur de mourir. Mais tout ça ne compte pas. Il n'a jamais existé, le coeur du monde. Sous la poitrine, il n'y a qu'un grand creux qui n'a plus de fin et des mains qui griffent les murs. Car on a beau savoir qu'aimer est une lente et inexorable chute, on ne peut cesser de lutter pour éviter de tomber tout

au fond de soi-même. Comme si l'instinct de survie ne s'arrêtait pas aux morsures de la chair, quand, là-dessous, le chaos cherche à nous dévorer, c'est tout pareil. On se fige, les pupilles se dilatent, l'échine se mouille, devient froide et on voudrait courir mais la mort ne nous quittera pas. Ma douce, quand on a peur du noir, déjà, le silence menace. C'est comme si on savait qu'inévitablement, les monstres finiront par prendre notre visage. Nous, les bêtes fêlées et nos souffles à bâtons rompus, nous sommes les artisans de nos propres naufrages parce que la solitude nous pèse tellement qu'on ferait tout pour y échapper. Ma douce, il vaut mieux se

perdre dans l'errance

qu'errer sur des chemins rebattus. Et j'ose croire que tu seras sainte et que tu ne confondras ni route, ni océan avec ta solitude et que tu rugiras comme un trou de lumière béant pour noyer tous les autres dans ta chaleur et que le monde te suffira dans ses moindres genoux cassés dans ses gorges-sanglots dans ces hivers-silences et que tu fleuriras à l'aube pour que chaque jour soit ton printemps.

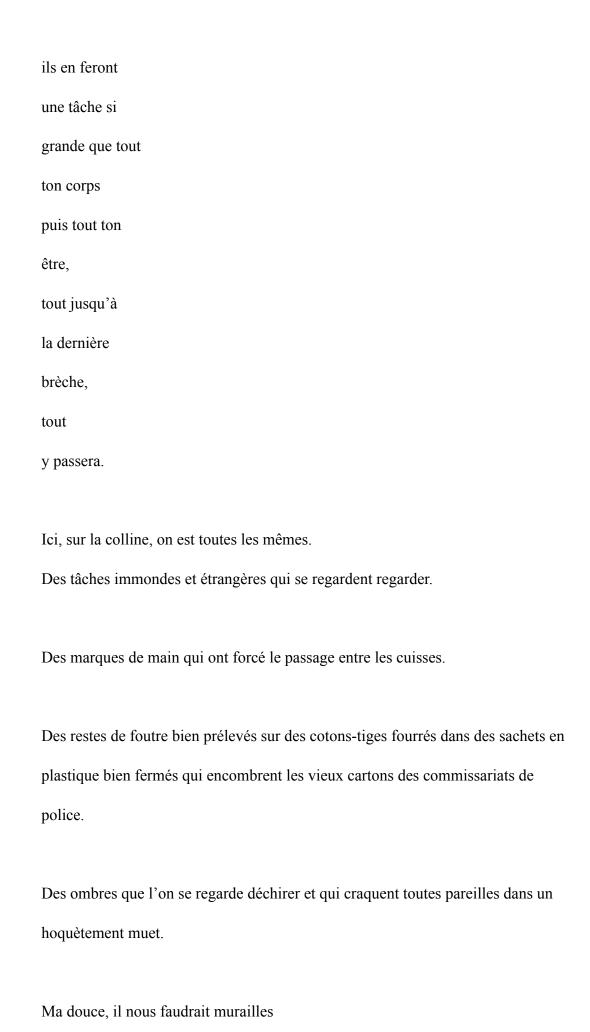
Ma douce, tu seras sainte. Comment ne le serais-tu pas ? Toi qui, arrachée à ta mère, grandiras hors de mon regard, hors de nos champs morts, par-delà nos bouts d'horizon cassés, avec notre sang bouillant dans les artères.

Évidemment, tu seras sainte.

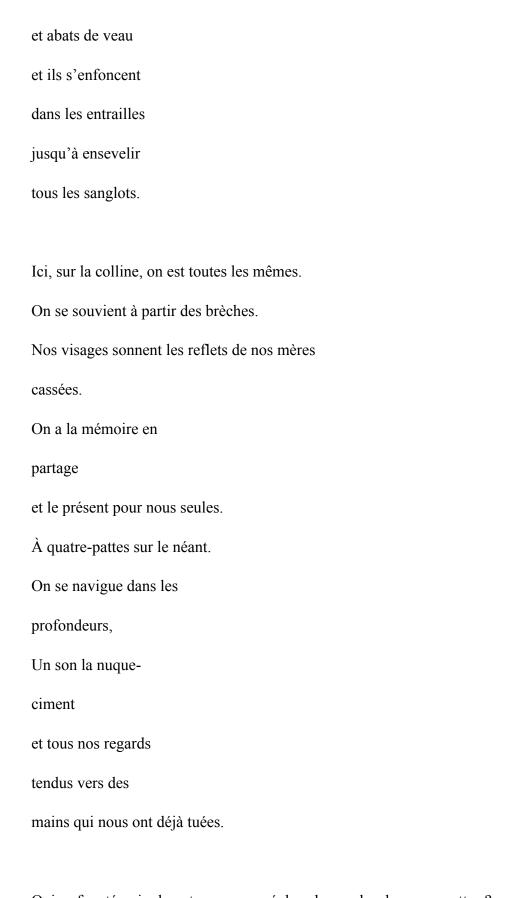
Comment ne le serais-tu pas ?

troisième mouvement

Si tu savais toute la violence de vivre, les mains crasseuses qui agrippent la hanche, le fond des corps que l'on racle jusqu'à faire vomir la nausée, le poids de la domination des hommes blancs sur le reste du monde, de tous les hommes sur notre sexe qu'ils volent jusque dans l'enfance pour en faire cette tâche immonde et étrangère qui n'a d'usage que sa profondeur, même sèche, même craquelée, même couverte de sang et de sel,



et barbelés, douves, donjons, arbalètes et cuirasses pour retrouver un morceau de souffle, pour, enfin, relever la tête quand un regard cherche le sexe sur nos visages. Mais on n'a que la peau. Et tu sais ce qu'ils font quand ils voient qu'on n'a que la peau, le père, le voisin, l'oncle et l'ami fidèle? Ils sourient et ils hochent gentiment la tête et ils violent et ils tabassent et ils caressent et ils effleurent du regard comme si la peau était porcelaine



Qui se fera témoin de notre sang versé dans les angles de rues muettes ?

quatrième mouvement

Si tu savais,

je t'aimerai jusqu'à ce qu'ils me tuent,

parce qu'ils finiront par nous tuer,

à menton-poignard

d'indifférence.

Mais je t'aimerai

jusqu'au bout et au-delà encore.

Je t'aimerai pour tous leurs silences, ma douce.

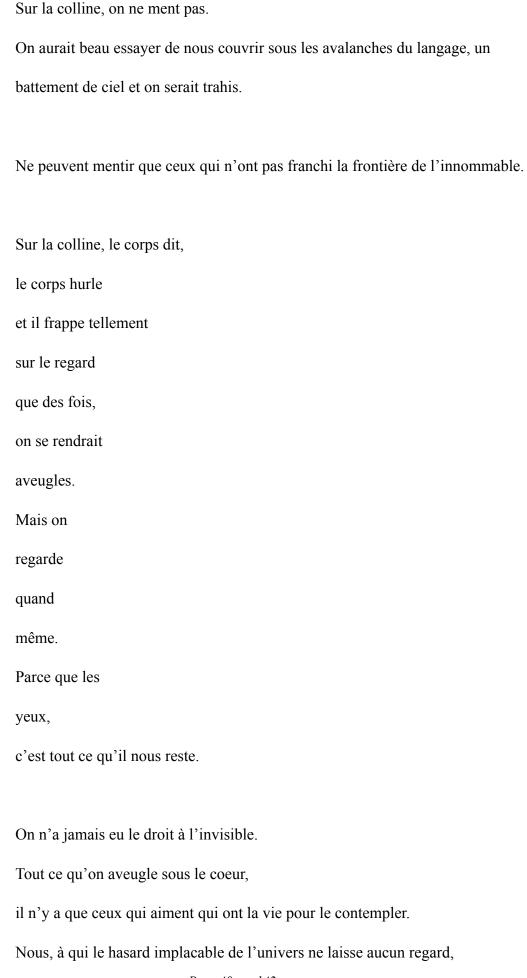
Pour nous, il n'y a que l'instant.

Tu dois te faire notre mémoire.

Je t'écrirai tous nos espoirs et nos rêves d'enfants, nos dents de lait, nos mères, tous nos moments de grâce, nos invectives au destin, nos peurs les plus secrètes, nos extravagances, nos bassesses et tout ce qui nous a conduits jusqu'ici. Lorsque l'on est sur la colline, ma douce, on ne peut que survivre à l'instant.

Tu dois nous faire éternité.

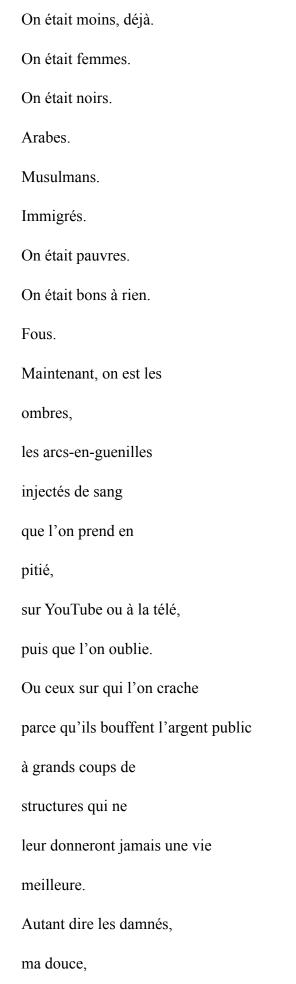
cinquième mouvement

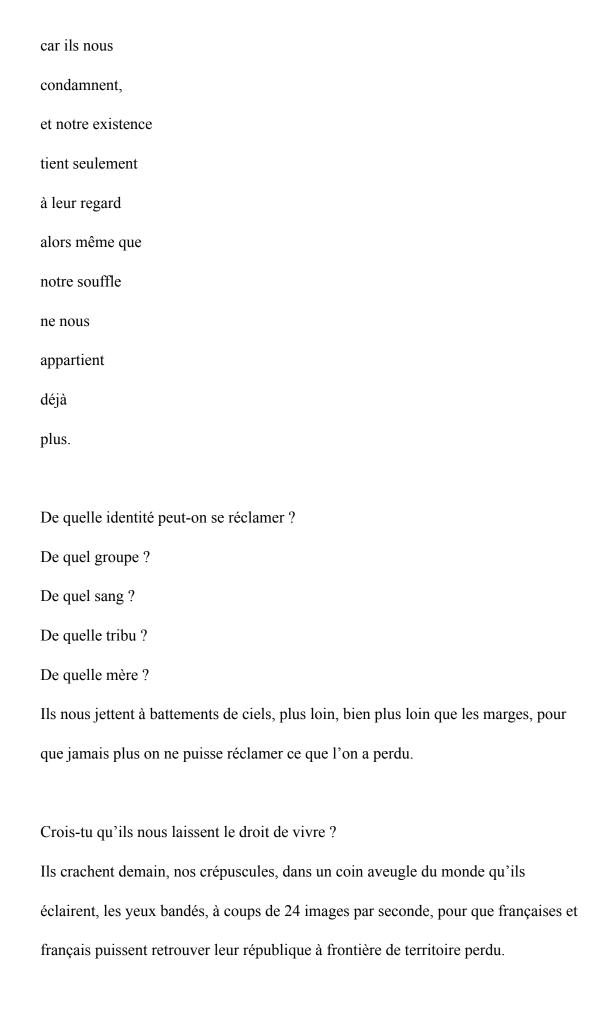


nous, on n'a que les yeux, l'horizontalité pesante du monde, les fils que l'on suit et qui guident les semelles sous l'absence et notre silhouette nous fuit pour pleurer. C'est ainsi qu'on attend. Parce qu'on crève. La vie est si longue, ma douce, pour ceux qui ne savent pas aimer. Et il faut les entendre, les présentatrices télé, celles que l'on voit déambuler sur la colline avec un regard-piège à souris et les jointures des mains à faire péter la masse de sang. « Nous sommes sur la colline du crack » et les yeux ne dérivent plus, ils suivent le gros objectif pesant sur l'épaule et elles s'efforcent à grands claquements de langue de décrire un réel qui n'existe que dans

C'est ainsi qu'on condamne, ma douce, en faisant exister les autres seulement dans l'ailleurs.

leurs yeux.





On n'existe dans leur regard que pour donner un visage aux ombres, revers de leurs illusions gâtées. Parce qu'ils croient qu'ils vivent, qu'eux ont su batailler et arracher leur place à graves traînées de sueur. Ils ont caries sur leurs rêves et l'oeil en creux. Je le sais. Sinon, à se voir, ils pleureraient des siècles entiers. Et ils ont le regard sec, ma douce, le menton fixé à une ligne imaginaire, et nos gosses crient dans nos pattes parce qu'ils ont faim, parce qu'ils gèlent et ils ont le regard sec, ma douce. Ils auront beau te donner un toit, trois repas chauds

et quelques sourires,

un peu de tendresse
Ne t'y abandonne pas
ou, à la première
gifle du destin,
ce n'est pas seulement
la misère que
tu rencontreras
mais l'infâme solitude.
Et tu voudras me retrouver.
Je le leur ai dit à ces porcs, ces poulets, à ces ambulanciers, à ces assistantes
sociales, à tous ces animaux vicieux qui portent l'uniforme et le masque de la
blancheur.
blancheur.
Un jour, tu reviendras sur la colline et tu pleureras tous les martyrs qui t'ont vu
Un jour, tu reviendras sur la colline et tu pleureras tous les martyrs qui t'ont vu
Un jour, tu reviendras sur la colline et tu pleureras tous les martyrs qui t'ont vu
Un jour, tu reviendras sur la colline et tu pleureras tous les martyrs qui t'ont vu naître.
Un jour, tu reviendras sur la colline et tu pleureras tous les martyrs qui t'ont vu naître. C'est ainsi que les saintes naissent.
Un jour, tu reviendras sur la colline et tu pleureras tous les martyrs qui t'ont vu naître. C'est ainsi que les saintes naissent. Dans les charniers et
Un jour, tu reviendras sur la colline et tu pleureras tous les martyrs qui t'ont vu naître. C'est ainsi que les saintes naissent. Dans les charniers et l'abandon.
Un jour, tu reviendras sur la colline et tu pleureras tous les martyrs qui t'ont vu naître. C'est ainsi que les saintes naissent. Dans les charniers et l'abandon. À la croisée
Un jour, tu reviendras sur la colline et tu pleureras tous les martyrs qui t'ont vu naître. C'est ainsi que les saintes naissent. Dans les charniers et l'abandon. À la croisée des amours fêlés.

C'est que le soleil brille dans le cimetière de tous les nôtres et que pour qu'un astre vive,

il faut que tous les autres se soient

éteints.

sixième mouvement

Il y a eu ma mère d'abord, puis, je le sais, il n'y a jamais eu qu'elle en moi,

comme un océan de douleur ramassée, comme une griffe,

comme l'étranglement du fer et le poids de la

rage trempée

sous un regard cousu

à une aube épaisse, si dense que

la nuit ploie sur la cornée.

Il y a eu ma mère en creux de tout ce qui est, ma mère-néant, ma mère-négatif

tâchée et sale, ma mère percée d'amour-séismes et de tendresse âcre, doigts tristes

et neigeux, ma mère comme un destin, comme l'embryon de toutes mes rebuffades,

mes jalousies, mon désir malade d'exister.

Ma mère parlait.

Elle ne disait pas.

Elle usait du langage comme d'un vêtement trop grand dans lequel on se prend le

pied pour cacher des plaies purulentes.

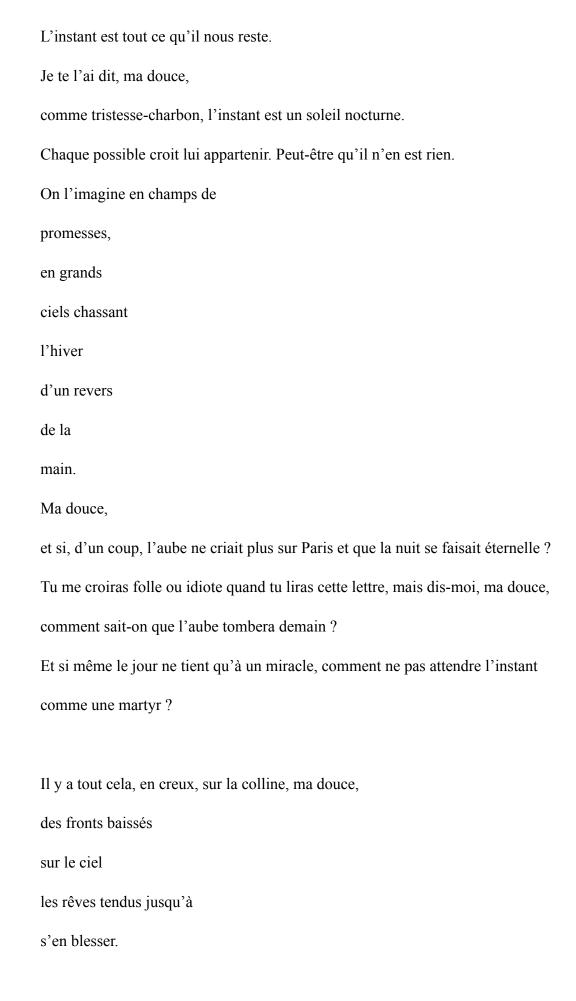
Je te parlais des gens qui aiment.

Ma mère aimait, oui, c'était une sainte. Elle avait le nimbe que l'on a vomi et les

flammes mouillées de misère, mais elle aimait.

La nuit, je l'entendais pleurer quand le père quittait son lit pour rejoindre le mien.

C'est ainsi que l'enfance prend feu, dans les larmes aimantes de la mère.



*

Ma mère ne rêvait pas.

Quand on pleure par amour, les rêves sont déjà loin.

C'est les pleurs de ma mère que, tous, ils devraient pleurer, ma douce,

les pleurs du désespoir, la révolte hoquetante

et tue.

Tu sais, moi, quand je l'ai quittée, je n'ai pas su pleurer de cette manière. J'avais dix-sept ans, la clope aux lèvres, et j'arpentais les jours comme une ombre perdue dans un tunnel sans fin. Et puis le froid, la faim, la violence des regards jetés sur les rues,

les sexes dévorants

de ceux qui jouissent de

notre perte

ont fini par tarir chaque

pli de mon corps.

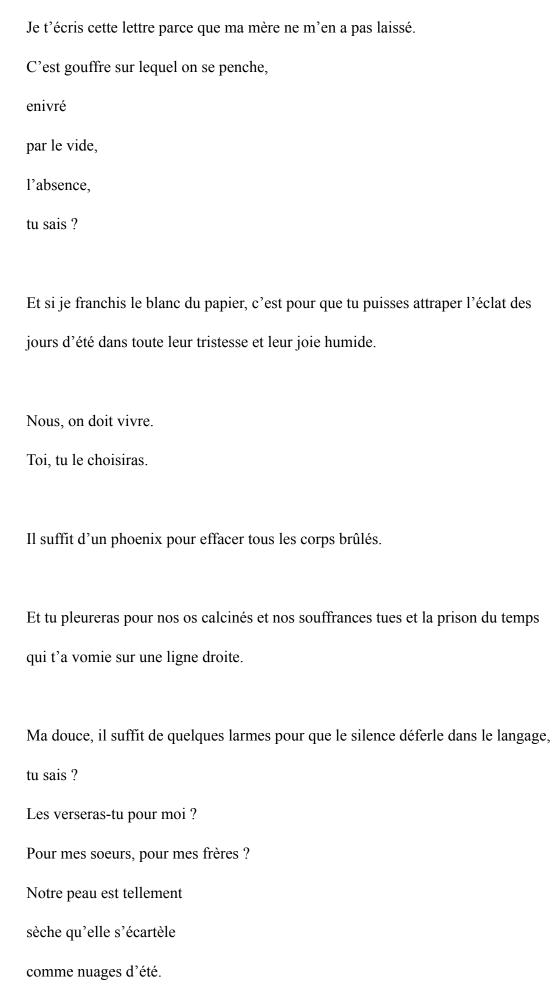
Si tu savais comme, sur

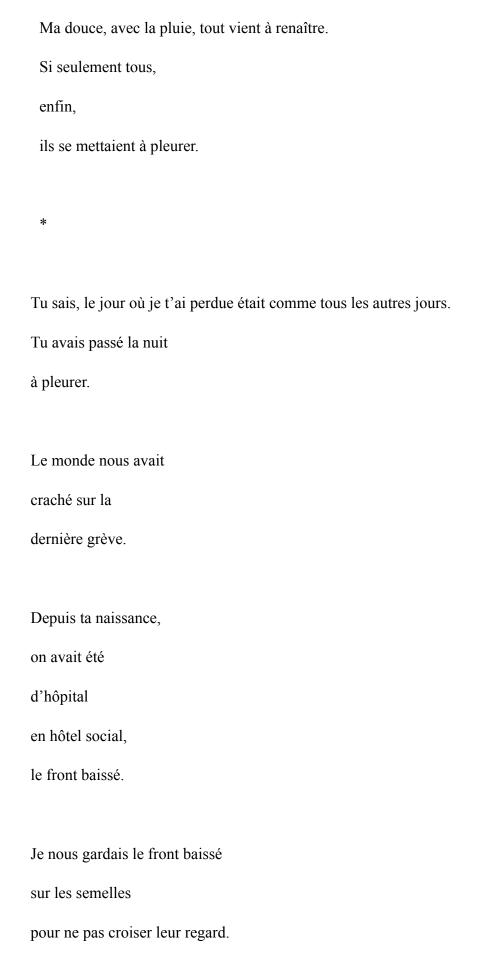
la colline,

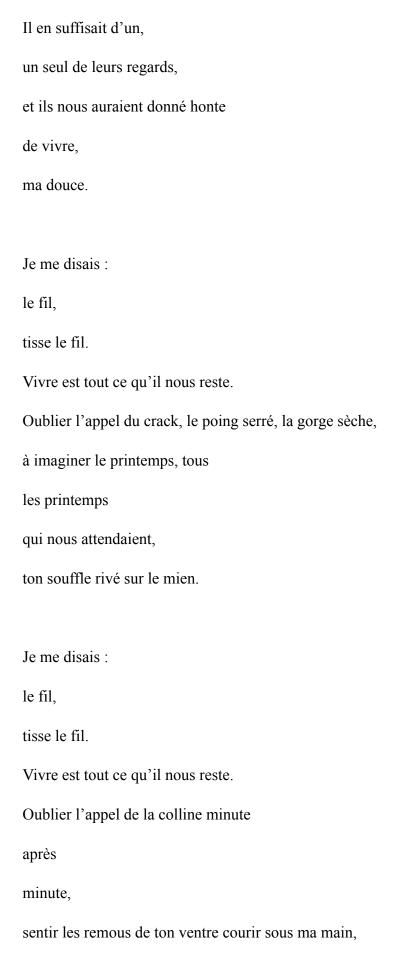
toutes, elles ont connu

ceux-là.

septième mouvement







bientôt, ton rire,
tes rêves,
tous tes rêves.
Tu avais trois mois, quelques jours, et ton éclat trompait toutes mes nuits passées à
contempler le gouffre. Mais le gouffre n'est jamais loin, ma douce, même dans les
plus grandes lumières, il ravine sous la poitrine.
C'est comme un chant lointain
qui ruissèle
jusqu'à la
mer.
Et pour ceux qui ne savent pas vivre, la mer est comme une promesse.
Celle de pouvoir, enfin,
perdre pied.
*
Ma douce, le jour où je t'ai perdue était comme tous les autres jours.
-, - ,
Je me fracassais la tête contre les murs de notre chambre miteuse, à compter les
secondes, furieuses quand ça remontait dans les veines.
secondes, furreuses quand ça femontan dans les velles.

Tu avais pleuré toute la nuit et depuis tellement de nuits qu'il me semblait n'avoir jamais connu le sommeil.

Ma douce, si seulement tes pleurs avaient ressemblé à l'appel de la douceur ou des bras de l'amour, à ces ouragans de mystères tirant les enfants du sommeil pour nous permettre, à nous, les mères, de les guider vers leurs rêves.

Mais tes pleurs, à mes oreilles, n'étaient rien de tout ça.

Ils me rappelaient

mon visage étouffé

sous le poids mort

de mon père,

ces cuisses

suantes,

le ronflement aigu

après avoir joui

sur mon

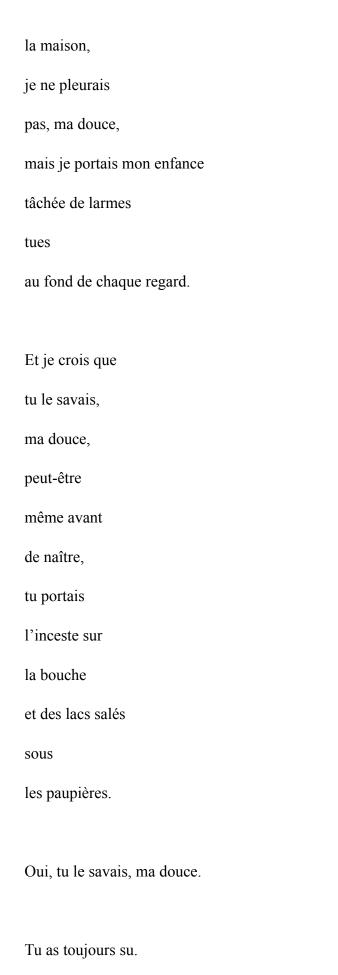
ventre

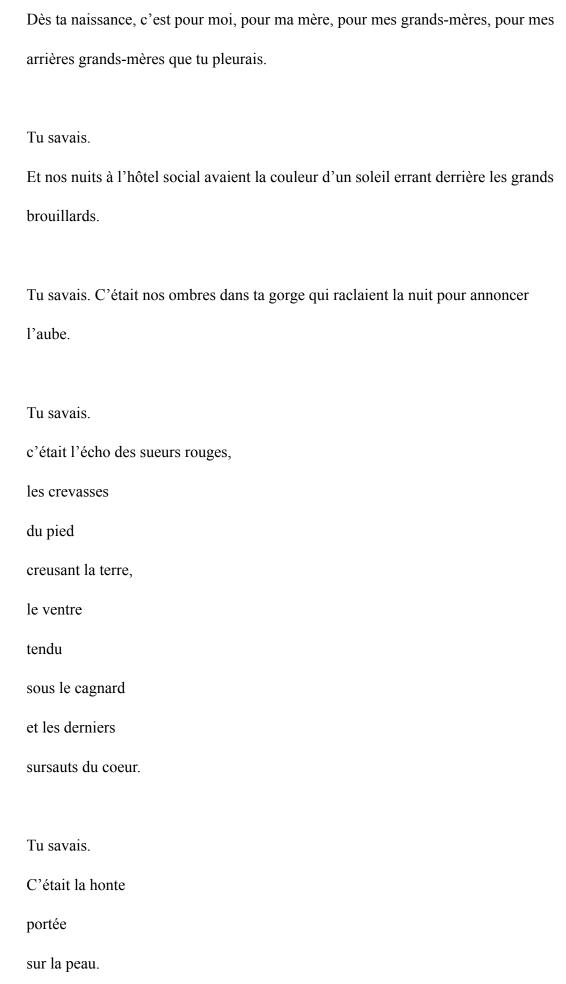
et ces pas glaçants

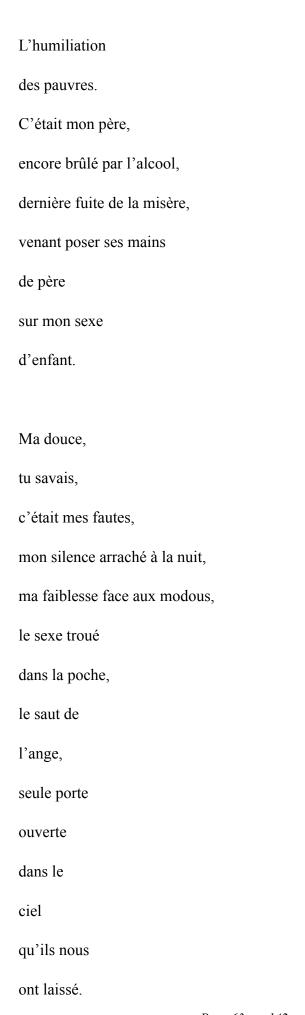
regagnant la chambre

à coucher.

Quand j'ai quitté







Et tes pleurs étaient mes pleurs,
l'insoutenable cascade de la souffrance répandue nuit
après nuit.
*
Je pleure de n'avoir pas su aimer.
Ma douce, j'aurais tout donné pour que quelqu'un me l'apprenne.
Mais ils m'ont lancé un regard sec et m'ont tendu un stylo cassé.
J'aurais tout donné pour que ta vie ne s'arrache pas tout à fait de la mienne.
was and the same power que to the same and t
Il faudrait accoucher d'un langage architecte, des grands ponts traversant
le ciel jusqu'à la douceur des rêves.
M'en voudras-tu de t'avoir laissée dans leurs mains sans que tu saches qui est
ta mère ?
Ma douce, quand tu reviendras sur la colline, oseras-tu affronter mes yeux ?
Ou mon odeur saignera-t-elle ta gorge jusqu'à ce
que tu doutes même que je sois
humaine?

J'aurais aimé
te dire toutes les
plaies,
tous les creux
de la chair,
chaque souffle
rongé
et toutes les brèches
qui ont guidé mes
pleurs jusqu'à
te voir
naître.
Oui, je le sais, toi, tu seras propre, digne et belle.
Toi, tu seras grande, riche et forte.
Tu seras tout ce que je n'ai pas su être et
tout l'infini de ce que je ne connais pas.

huitième mouvement

Ma douce,
le jour où je t'ai perdue n'était ni plus grand, ni plus laid qu'un autre jour
mais ma tête
s'était fendue.
Il y avait tes pleurs, depuis des mois, qui résonnaient
comme des plaies ouvertes,
et une araignée est entrée
dans notre chambre.
Elle était si petite, notre chambre, ma douce, dix mètres carré et quelques autres
pour un bac à douche et des toilettes à la lunette craquelée.
Il y avait la chaleur des mois d'août réduisant l'espace à une tête d'aiguille
où ton ventre, seule fenêtre sur l'abîme, gonflait comme un écho de l'océan.
ou ton ventre, seure reneure sur r'uonne, gomiun comme un ceno de r'ocean.
Je crois que la nuit précédant ce terrible jour, j'ai rêvé que ton ventre ne se soulevair
plus. Il n'y avait que moi dans la petite chambre et le silence avait pris ta place.
Le silence et son cri dément.
Au réveil,
ma tête s'était
fendue,

ma douce.
Mes pensées
sautaient
à mesure
qu'elles
apparaissaient.
Ma transpiration
était
floue.
Je sentais l'appel
du crack
grandir
dans
ma gorge.
Et j'ai essayé, ma douce,
j'ai marché
en rond
jusqu'à l'épuisement,
les ongles
enfoncés
dans la

```
paume,
j'ai fixé
un point dans
le mur blanc
jusqu'à ce que des tâches
le brouillent,
j'ai mangé, bu,
me suis allongée sur le lit,
toi sur les côtes
et j'ai attendu
que le sommeil
me prenne.
Ça hurlait dans mes veines
comme si le père
allait franchir
la porte.
L'araignée était
là,
pendue au coin de notre chambre,
comme dans les souvenirs,
au-dessus du lit de mon
enfance,
annonçant le cri
```

du plancher sous les
semelles du père.
L'araignée était
là,
un corps petit,
malingre
et des pattes comme
des étaux,
un corps de ceux
qui portent le
poids de
l'avant-dernier souffle,
l'empreinte de
la dernière virgule
avant que le
piège ne se
referme
tout à
fait.
Il fallait partir, ma douce.

Me comprends-tu?

Mon père était derrière la porte, l'araignée l'avait rappelé et cette fois
c'est toi
qu'il
prendrait.

neuvième mouvement

Ici, sur la colline,
c'est la dernière heure qui
se répète encore
et encore,
celle où on a contemplé
nos yeux partir
vers une obscurité
dont on ne sait
toujours pas le

Il faudrait faire taire le langage jusqu'à la dernière pluie, ma douce, pour que nos voix puissent percer les entrailles du monde. Pour que l'on retrouve le jour, que l'on brise le cercle du temps.

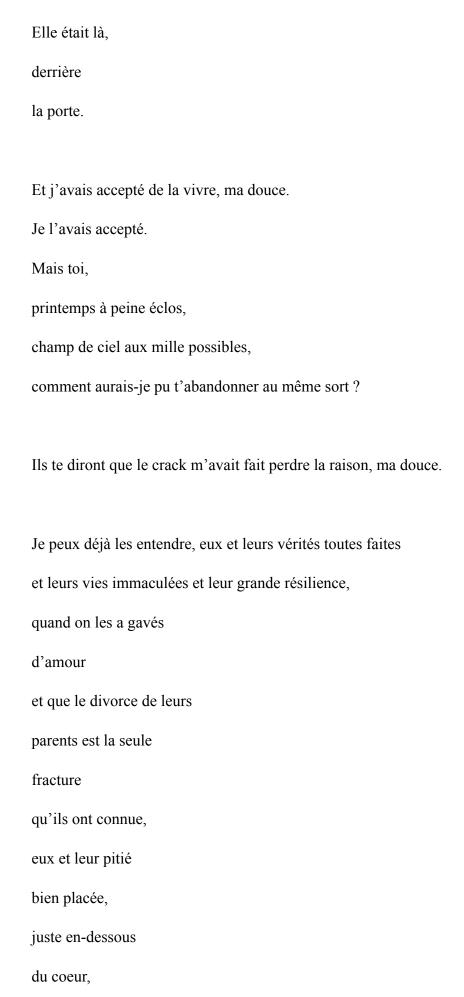
Combien de courage nous faudra-t-il pour délier l'aube du crépuscule ?

Et est-ce même du courage, ou pure folie sourde, que de vouloir s'échapper des cercles qui ont ficelé la colline à nos rêves ? Et si le meurtre nous tâche, tout comme au premier jour, et que l'oeil de Dieu nous suit pour nous maudire jusqu'à la fin des temps, à quoi bon fuir la dernière heure, nous qui l'avons déjà vécue cent

fois?

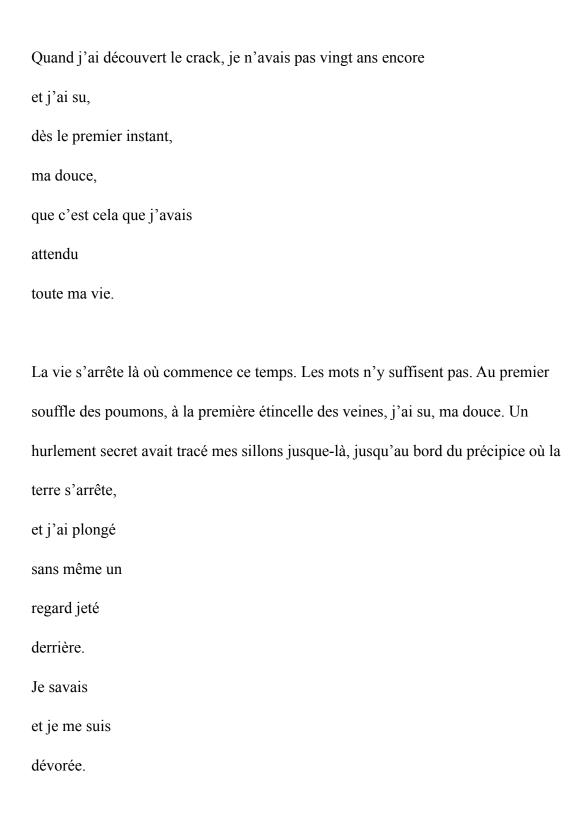
nom.

Ils te diront que j'étais folle, trop faible pour vaincre mon addiction, que je t'ai
emmenée sur la colline, sans même un biberon ou des couches de rechange, pour une
galette de crack.
Mais il fallait partir, ma douce.
Je t'ai emmenée sur la colline pour faire cesser tes pleurs.
Sur la colline,
il y a les ombres
et les deux grands
yeux de la
mort
mais les ombres
ne sont rien
face à l'étranglement
du jour.
L'araignée était un oracle.
Je pouvais arrêter le crack, trouver un boulot, rebâtir ma vie
brique
par
brique,
la saleté ne me
quitterait
pas.



sur la première
couche de l'épiderme.
Ils n'ont connu que les blessures des riches
et de ceux
qui savent vivre, ma douce.
Et il faudrait ne pas leur en vouloir de ne pas avoir vécu nos sales vies ?
Comment pourraient-ils comprendre qu'une tête puisse se fendre ?

dixième mouvement



S'il y avait un destin, je le blâmerais, lui. Je lui mettrais mes heures sales entre les omoplates, chaque trou noir, la dignité humaine traînant ses longs bras urinaires et ce corps que j'ai balancé à la mer et aux rats chiant sur les fonds de cale. Je trouverais la première courbe-ivresse de la chute. S'il y avait un destin...

Vivre est mélange amer de libre-arbitre et du hasard cruel. L'un piétine l'autre, qui finit par l'égorger. Je n'ai pas été mon bourreau, ma douce. J'ai souffert de ma cruauté mais je ne suis pas innocente. La colline, dans un coin secret, je la désirais. Il en va de même pour tous ceux qui n'ont pas peur de mourir. Comme chaque seconde nous approche du vide, nous n'hésitons jamais à accélérer le pas. Nous avons l'ivresse de la course, des artères rabattues à pleine vitesse sous la poitrine fumée à grandes plaies bleues.

Il en va de même pour tous ceux qui ne savent pas vivre, ceux à qui l'on a retiré l'incroyable ignorance de la mortalité.

Sur la colline, il y a les deux grands yeux de la mort, au bruit sec et à la paupière fendue, et même plongés dans le sommeil, ils s'approchent pour nous contempler.

Ma douce,

Bientôt, tu auras trois ans, sept ans, dix, seize, vingt-quatre, trente-cinq, quatrevingts. Bientôt, tu seras sac de peau pendue aux os en brèche et tu ne diras plus qu'un mot dont les voyelles mâchées feront rire de peur les enfants que l'on obligera à te regarder.

Ma douce,

aujourd'hui,

le temps est haut.

Il y a les deux grands

yeux de la mort

qui grondent

sous mes artères

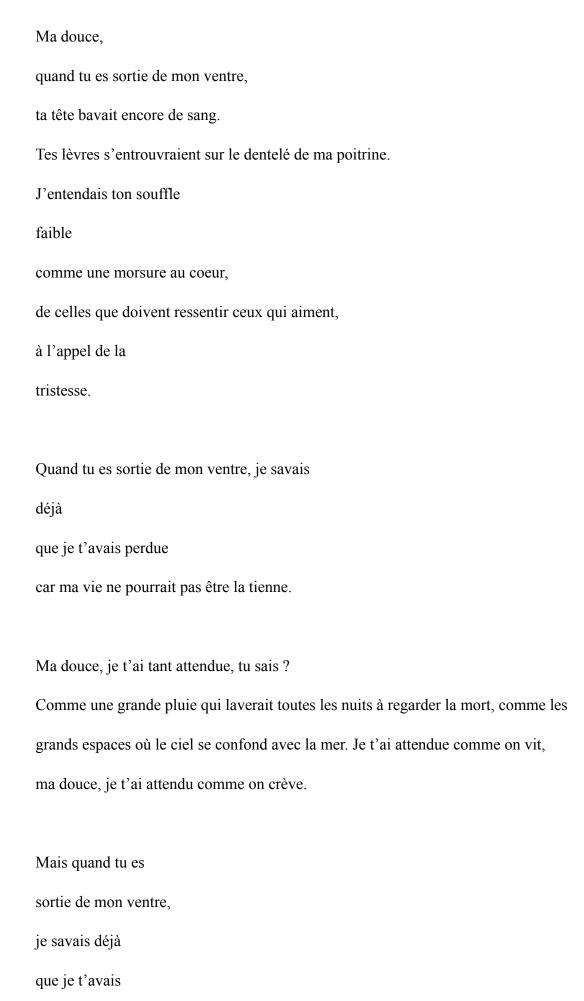
et je t'écris

ces mots comme si

la rue

frappait à ta porte.

onzième mouvement



perdue.

J'avais essayé plusieurs fois avant toi d'arrêter le crack, ma douce. J'avais quitté Paris, les modous à portée du regard. Il n'y avait que là que j'existais. Il n'y a jamais que sur la colline que j'ai eu un nom. Que j'ai connu des soeurs. Que j'ai bravé la mort. Que j'ai craché sur ces miettes que l'on m'avait laissées pour vie.

J'avais essayé plusieurs fois avant toi d'arrêter le crack. Mais le crack n'est que l'armure d'une montagne d'acier qui pèse sur chaque pas

pleuré

pour l'envol,

qui pèse sur chaque pas

jusqu'à pourrir

le pied,

jusqu'à ce que la

peau

pèle le goût

du feu

et que l'on

ne distingue

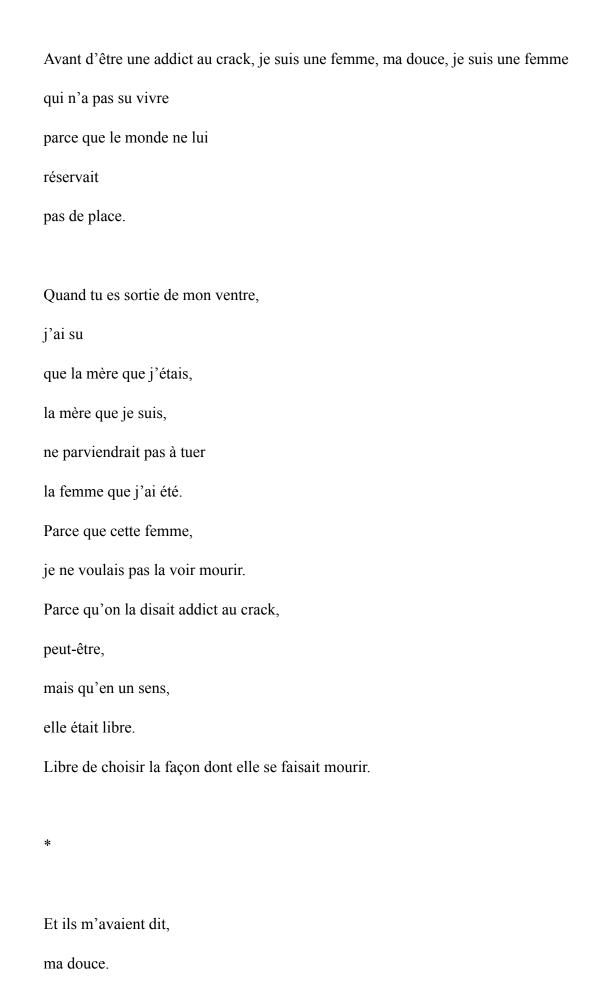
plus ce

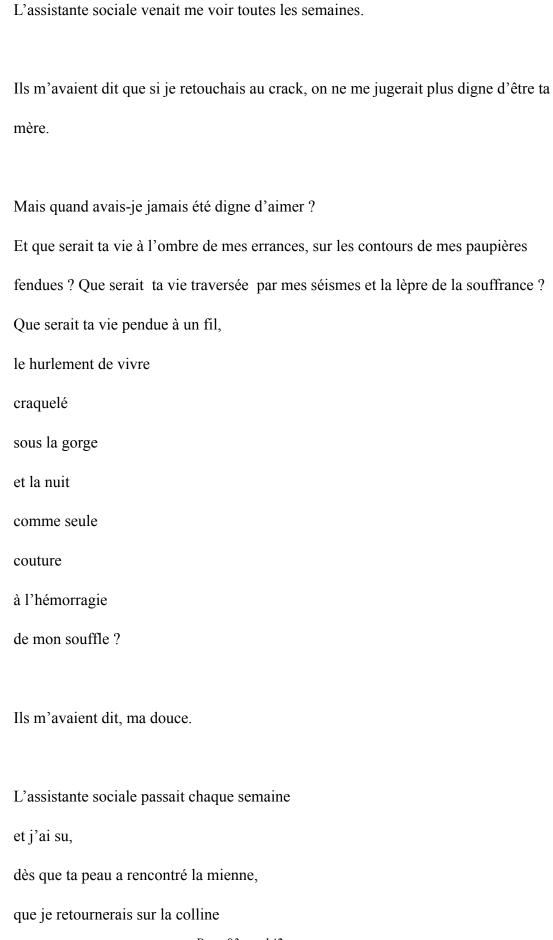
que l'on

est de

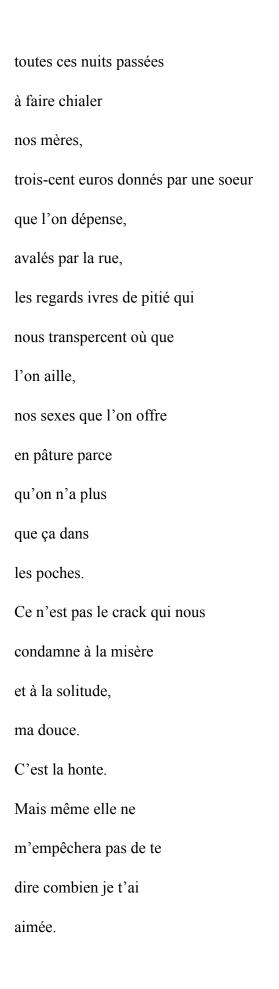
ce que l'on

a été.





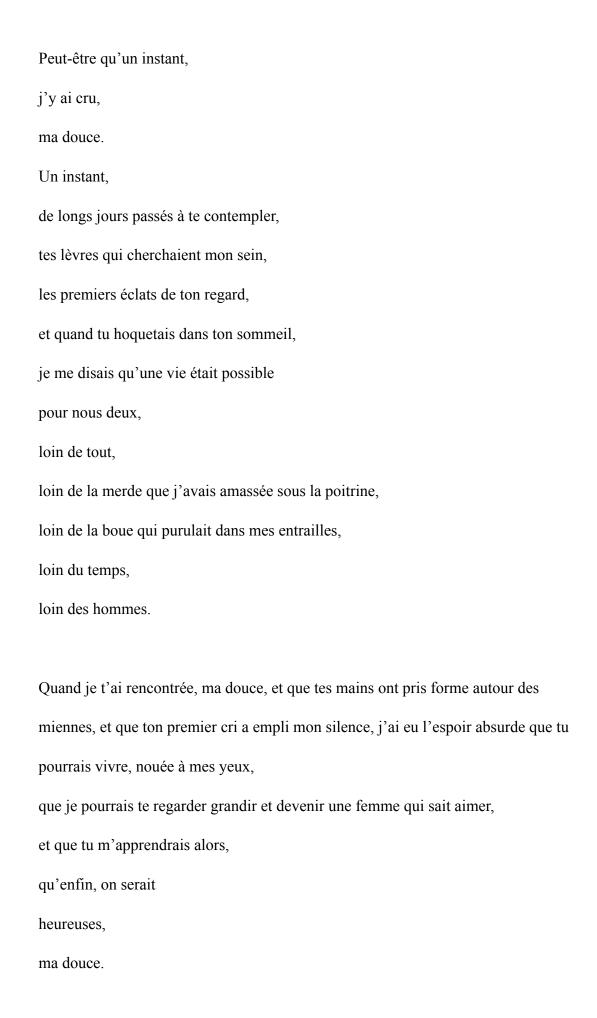
```
car de la colline,
on ne part
pas.
 Tu sais, ma douce,
 ce n'est pas le crack qui nous condamne
 à la misère et à la solitude.
 Ce n'est pas le crack.
 C'est la honte.
 C'est ce corps sur lequel
 on crache,
 ce visage troué par
 véroles et séismes,
 ces yeux brillants et
 rouges, mouillés,
 une lueur osseuse,
 ce son grinçant que
 fait la bouche
 quand elle s'étire.
 C'est la honte.
 Cet espoir-limace que l'on
 traîne sous nos ongles de
 pieds défoncés,
```

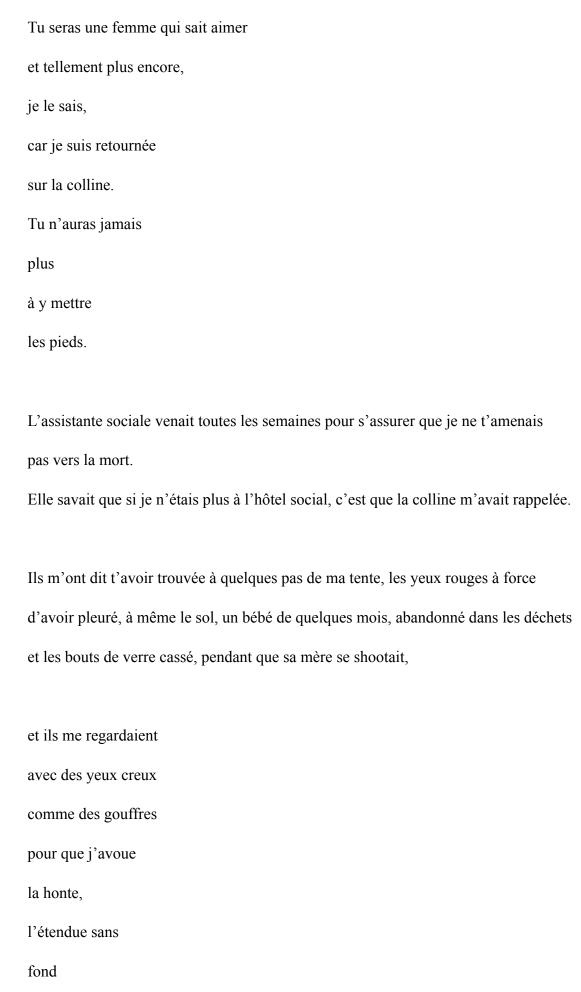


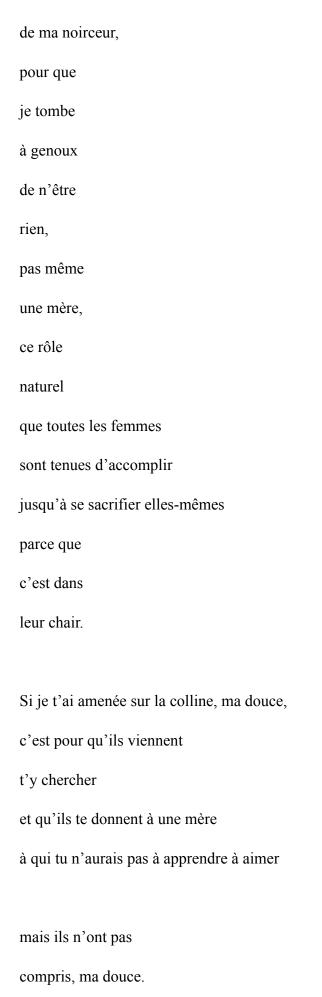
Je ne la laisserai pas

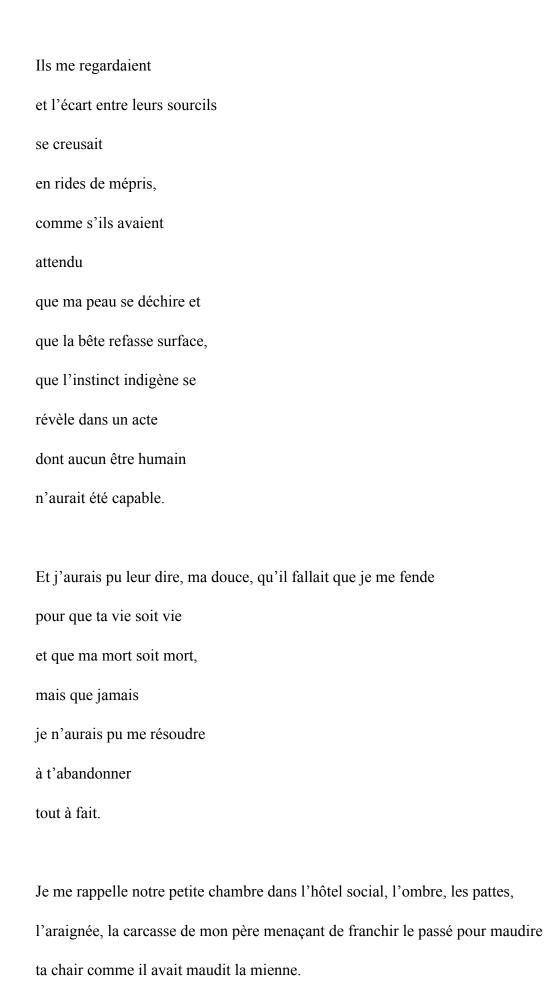
manger sur ta carcasse.

douzième mouvement









Je me rappelle notre course vers la colline comme un grand tunnel de nuit, l'appel de la faim, de la soif, du souffle.

Je t'ai gardée près de moi, tout contre mon coeur, à chaque pas, et quand il a fallu te poser là,

te poser

là,

sur la saleté

et les reliques puantes

de la misère,

j'ai pleuré

avec toi.

Ils sont arrivés après.

Quelques heures, un après-midi peut-être.

Il y a eu les sirènes, d'abord, et j'ai couru pour venir te prendre. Le crack avait fait péter mes artères et je ne savais plus pourquoi tu étais là, à pleurer sur le sol, pourquoi ils venaient t'arracher à moi, je ne voulais pas te quitter, il fallait me fendre, ma douce.

Ils m'ont dit qu'ils te donneraient à l'adoption, à une mère qui saurait aimer, car j'étais trop fragile, défaillante, indigne.

Ma douce,

qui sait ce qui nous attend

derrière la nuit
et ses lourdes
paupières ?
J'ai dû les implorer
pour t'écrire
cette lettre.
Qui sait quand ils te la donneront ?
Qui sait s'ils comprendront, un jour, que mon existence était condamnée mais qu'à
toi, mille existences seront offertes?
Tout cela importe si peu.
Un jour, tu leur demanderas qui est ta mère et tu sauras que dans ma chute,
c'est ton envol que j'ai cherché.

treizième mouvement

Ma douce, si tu savais toutes les vies perdues pour que tu naisses.

Il faut que tu saches.

Je viens d'un pays où on porte l'amour sur la corne du regard, où les mots ont d'autres couleurs, où la liberté est un cri de grâce que l'on a arraché de force, à lanières de peaux battues sous les pieds des hommes blancs.

Je viens d'un pays où l'amour court à sa perte,
où on le fête au pied de chaque jour
comme si l'aube était un soir d'été,
où nos chants précèdent les soleils noirs.

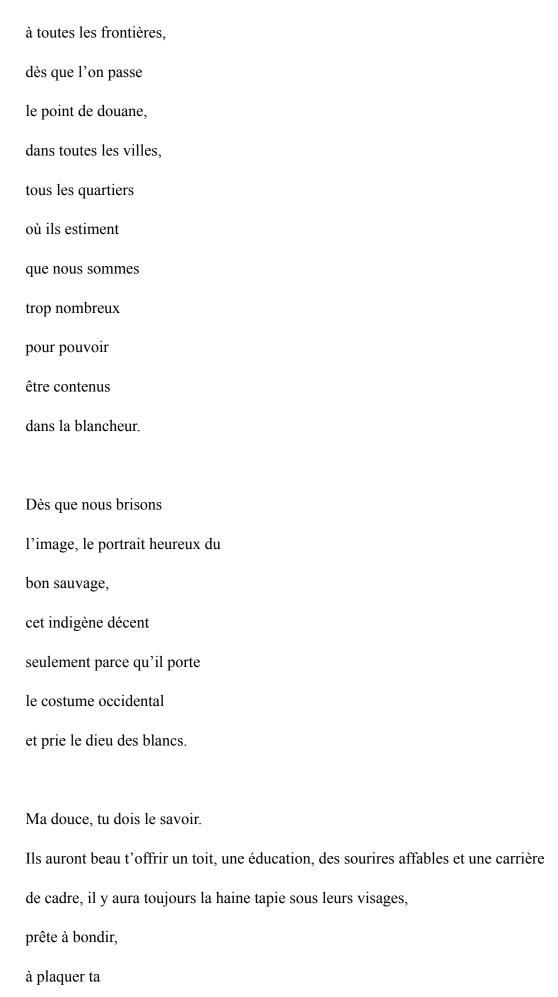
Je t'ai parlé des larmes mais il y avait, dans mon enfance, les claquements de talons de ma grand-mère, et ses rides, comme les racines de la main, tressant mes errances à la terre.

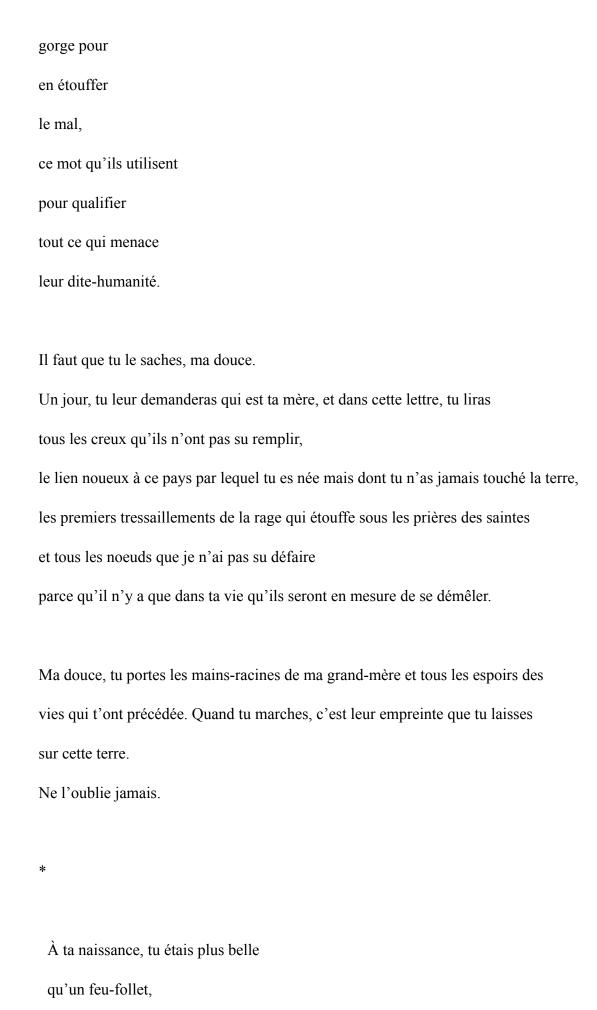
Je viens d'un pays où les histoires précèdent le temps arraché comme une courroie de cuir triste à la semelle qui chaussait ses légendes, un pays où les blancs planent encore comme une ombre, où la mort trace toujours ses sillons sur le visage des nouveau-nés, où les murmures sont fous, où l'on pense que franchir la mer est une heureuse manière de raturer l'histoire, prendre le colon à sa propre farce,

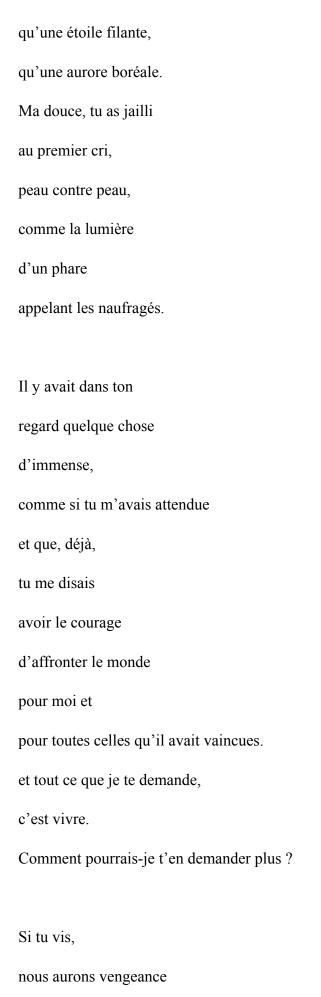
comme si nos parcours immaculés pouvaient parvenir à effacer la condamnation de notre sang. Et aujourd'hui, ils admettraient que le bon sauvage fait un homme décent... Mais que font-ils à ceux qui refusent de se tenir sages ? Dans les allées éclaircies, matraques en main, la haine aux dents ? Ce sont les mêmes qui nous coupaient les mains, il y a un siècle. Et ils attendent, montre en main, l'arme braquée à la hanche, un seul pas de côté, un excès de vitesse, un vol à l'arrachée, un regard porté trop haut et ils nous plaquent contre terre, genoux sur la poitrine, le front suant, et ils attendent que l'on crève, ma douce. Ils nous tuent, lentement,

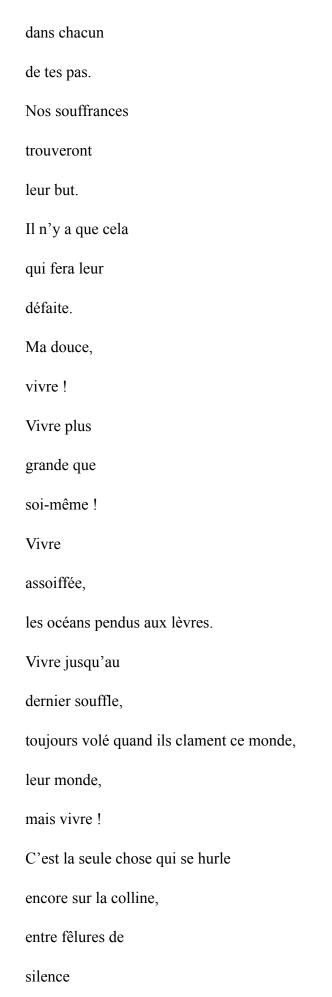
patiemment,

un à un,





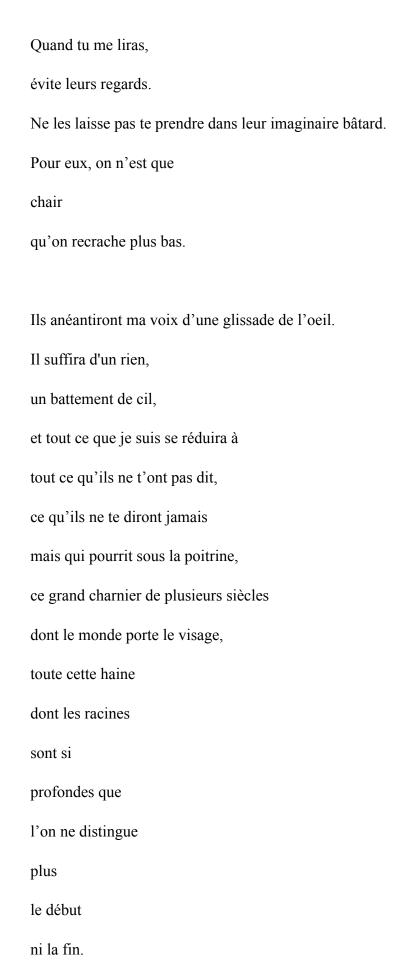


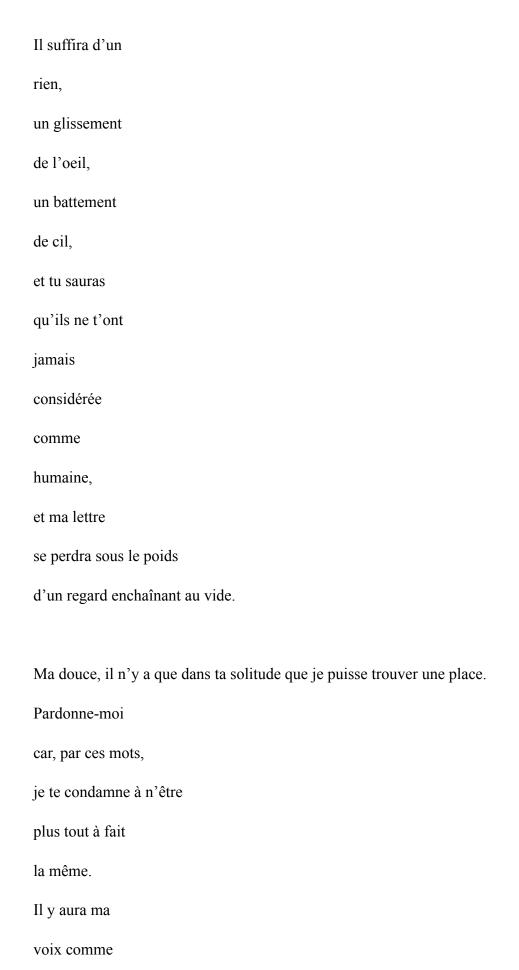


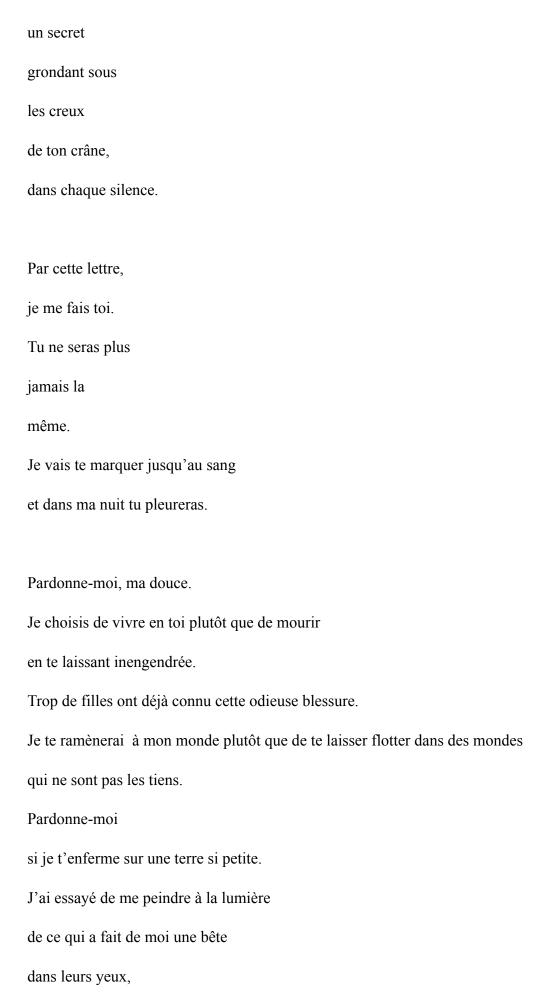
et peaux dressées
par la
nausée.
Vivre.
Ne plus baisser la tête
comme des rats
et attendre que
soleil se
passe.
Plus battements
sur la carcasse
et veines bleues sur
le poignet.
Vivre!
Je te l'écrirai
mille fois
s'il faut cela pour que ton coeur
s'étire
et qu'à la vue de
l'horizon,
tu puisses dire que
l'infini était
de ton côté.

quatorzième mouvement

J'ai la gorge qui brûle, ma douce, j'ai tant attendu pour te dire ces mots qu'ils arrachent ma trachée. J'aimerais presque que l'encre sèche et qu'il ne me reste plus qu'à poser le stylo évidé sous la brûlure. Je ne voulais pas pleurer. Il n'y a que dans l'enfance que les larmes sont des portes. Ici, elles nous creusent, grands trous de solitude. Ma douce, arriverai-je à quitter stylo et papier quand la seule chose qui me retient à toi se noue dans leur lien obscur? M'en voudras-tu à la dernière phrase, au dernier mot, de n'avoir pas su continuer à t'écrire ? Il n'y a que sous tes yeux que mon coeur battait, ma douce. Les veines crissent sur un lac gelé. Je me demande quel son prendra ma voix quand tu ouvriras cette lettre. Car tu leur demanderas qui est ta mère et ils te donneront ces lignes écrites par une main inconnue. Il y a carcasses sous mes mots, ma douce.







puis dans les miens.
Pardonne-moi.
J'aurais voulu accoucher de soleils pour que tu te saches plus grande que l'univers.
Pardonne-moi.
Entre mes cuisses,
il n'y a que poussière.
Après toi,
qu'y-a-t-il?
Après t'avoir vue naître,
après t'avoir perdue,
que peut-il me rester à vivre ?

quinzième mouvement

Il a fallu si peu pour qu'ils t'enlèvent à moi. Il a fallu les sirènes, les crissements des pneus de bagnole, les pas qui frappaient les ordures et laissaient sillons de regard-haine. Quelques mots balancés comme on tranche une tête. Je n'ai même pas su crier. J'étais partie dans l'autre monde alors, où rien ne compte plus, où ta naissance n'est plus que dans mes rêves, où vivre n'existe pas tout à fait et les grandes plaies sur le coeur ne sont que des dessins absurdes laissés au crayon à papier. Je n'ai même pas su crier. Ils t'ont prise d'un geste lent et ferme, et je me suis tue. Je regardais mes doigts comme une sorte de poème auquel on aurait arraché la langue. Je ne sais plus ta peau,

seulement les traces d'une

chaleur confuse

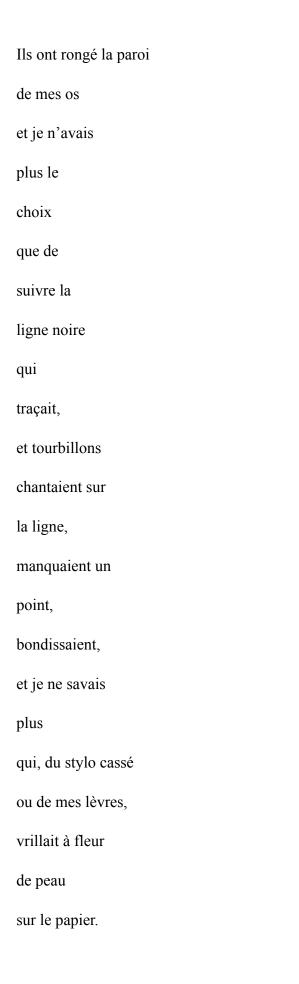
que je doute

même d'avoir,

un jour, connue.

Mais comment oserai-je alors te regarder dans les yeux? Mon langage s'arrête aux portes de ce que je suis. Qui sait ce qui se cache par-delà la colline, ma douce. Parfois, j'ai l'impression d'y avoir toujours vécu. Parfois, je crois que le monde s'arrête au premier cri et j'aimerais que mon existence n'ait été que le fait d'une absurde comédie de marionnettes. Si j'avais été heureuse, ma douce, si j'avais su aimer, qu'aurais-je pu t'écrire? Et si ton monde s'arrête où commence le mien, qu'aurai-je été sinon du verre, l'affreuse boue dont toi, tournesol, mangue, arc-en-ciel, tu as pu t'extirper? Ma douce, ma main tremble en t'écrivant cette lettre, je voulais t'écrire des mots puis mille choses, des chaos de monde ont glissé de ma tête.

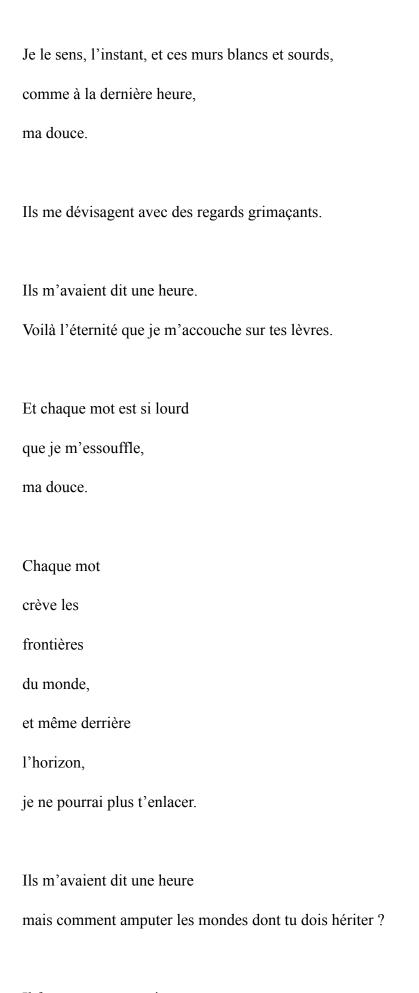
Ma douce, tu finiras par leur demander qui est ta mère.



Comme j'aurais aimé te connaître.

Juste un peu avant qu'ils ne t'arrachent pour toujours à moi.
C'est égoïste, je le sais
mais je suis mère
avant d'être juste,
je suis mère
avant d'être sans
toit,
je suis mère
avant d'être
addict au
crack,
avant même d'être une inconnue,
je suis ta mère,
ma douce.
Je suis ta mère.

dernier mouvement

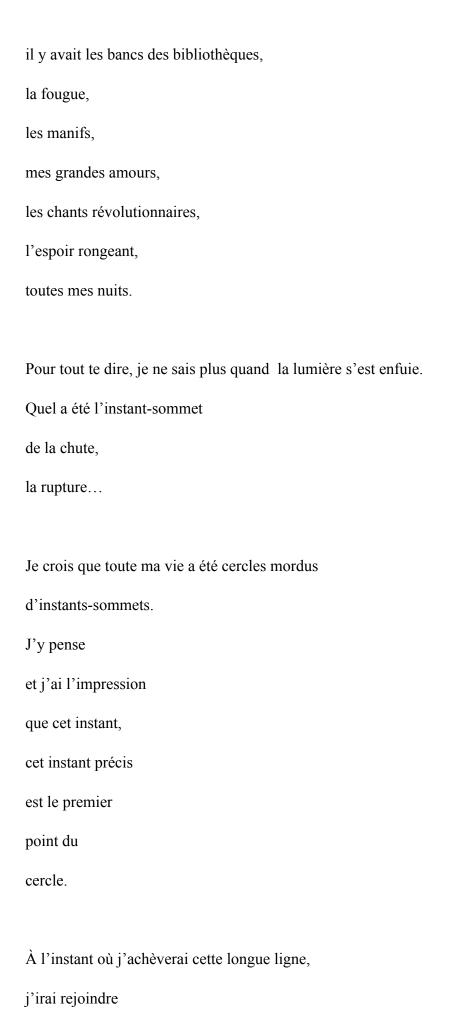


Il faut que tu te souviennes,

mes arrières-grands-mères, mes arrières-grands-pères, la chaîne de souffrance infinie dont je suis le dernier maillon, la grande machine coloniale qui a réduit les terres de nos ancêtres à des éponges de sang et le chant des espoirs creux qui poussent les nôtres à prendre la mer pour retrouver la misère et la haine sous un autre visage. Il faut que tu te souviennes, la grande machinerie capitaliste qui a fomenté la révolution industrielle et broie les rêves et esclavagise les êtres pour les recracher tas de larmes et brisures d'os un peu plus bas. Ma douce, ils m'avaient dit une heure mais je ne t'ai pas dit encore ma jeunesse, mon arrivée dans le 18e, à Paris, mon long cheminement fait de plaies et de mains barbelées qui caillassent la poitrine jusqu'à la colline. Ma douce, je ne t'ai rien dit. Rien dit de tout ce que j'ai appris à coups d'errance et d'yeux grands ouverts.

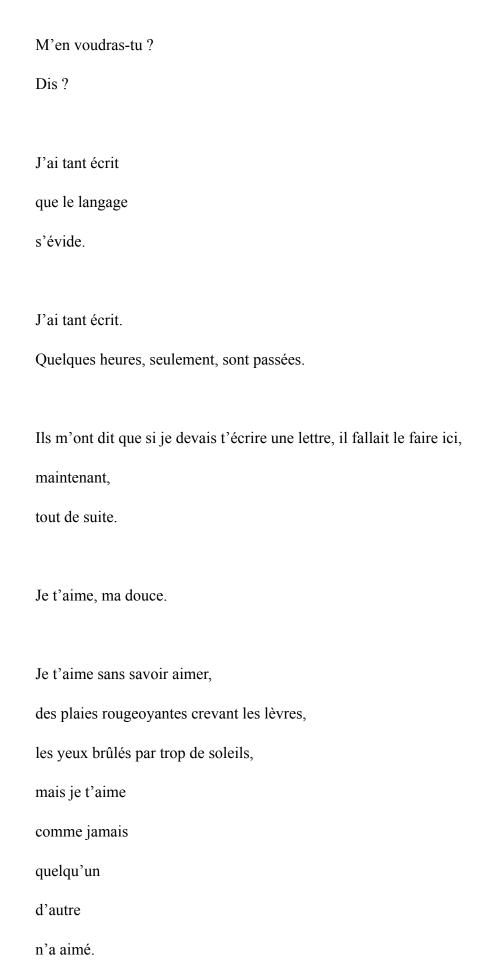
Tu sais,

avant le crack,



le vide,
comme enivrée par son
odeur,
puis la vie reprendra
le dessus.
L'ignominieuse
vie.
On a beau dire,
c'est la seule chose pour laquelle on serait prêt à tout faire,
notre vie,
parce qu'on sait toujours,
dans un coin reptilien du crâne,
un coin fossile,
qu'elle est notre seul possible
pour échapper
au néant.
C'est en cela, peut-être, que tu comptes plus que tout ce que je t'ai écrit.

post-scriptum



Je t'aime,
geyser,
cataclysme,
crevasse courant
sur des lambeaux de
terre brûlée.
Je t'aime.